"Paix dans l'Univers, à tous les êtres de bonne volonté"
(textes de Angélica GORODISCHER choisis par B. Goorden)

(*) Extrait de "Bajo los jubeas en flor", 1973.
(**) Extrait de "Trafalgar", 1979.

ISSN: 0772-3784

Couverture: Antonio Jesús Morata.

"IDES... ET AUTRES" N° 24 (avril 1980)

Coordinateur: Bernard GOORDEN

Editeur responsable: Editions "Recto-Verso", A. S. B. L.

Traductions: Bernard Goorden

Couverture: Antonio Jesús Morata.

"Ides... et autres", nouvelle formule (livres 21 X 14 cm).

N° 16: "Mon araignée au plafond..." (anthologie)
N° 17: "Avoir du chien & être au parfum" (recueil)
N° 18: "Labyrinthes en eau trouble" (recueil)
N° 19: "Au revoir, à hier!" (anthologie)
N° 20: "¿T'es qui là?" (anthologie policière mexicaine)
N° 21: "Amérique Latine fantastique" (anthologie)
N° 22: "Antan en emporte le temps" (anthologie de SF belge)
N° 23: "La pierre dans l'eau" (roman fantastique borgésien)

QUAND ANGELICA GORODISCHER ECRIT DE LA SF, ELLE ECRIT MIEUX QUE LES HOMMES.

L'Argentine Angélica Gorodischer est de ces femmes qui, depuis le prix Nobel de littérature de la Chilienne Gabriela Mistral (1945), ont tenu, haute, la dragée littéraire à leurs homologues masculins, même au plus fort du "boom" latino-américain. Elle est faite de cette étoffe qui a valu aux lettres d'Amérique Latine ses compatriotes Silvina Ocampo et Gloria Alcorta, la Brésilienne Clarice Lispector et l'Uruguayenne Armonia Somers, pour ne citer que les plus marquantes d'entre ces femmes écrivains.

Si elle apparut dans un premier temps comme un émule du grand Borges lui-même et qu'elle fut plus récemment comparée à la Nord-américaine Ursula K. Le Guin -car son pôle d'attraction se déplaça plus ou moins du fantastique vers la SF-, avec son dernier recueil, "Trafalgar" (1979), elle se révèle désormais incomparable.

Née à Buenos Aires mais ayant émigré à Rosario, dans la province de Santa Fe, Angélica Gorodischer parsème son oeuvre de chats, lui fait exhaler un délicieux arôme de café -que l'on sirote sur un fond de musique en sourdine- mais, surtout, la truffe d'un humour irrésistible.

Déjà avec "Bajo las jubeas en flor" (1973) elle faisait valoir ses qualités de narratrice blanchie sous le harnais et sa profonde originalité, tant sur le plan de la forme que sur celui du fond, réussissant à renouveler des thèmes que l'on croyait éculés. C'est surtout au niveau du langage qu'elle parvient à séduire le tout grand public en utilisant le franc parler des masses populaires à qui elle ajoute un zeste d'une ironie, mordant à belles dents.

Surpassant son maître ès SF, Eduardo Goligorsky, elle devient l'incontestable chef de file de la SF argentine si pas latino-américaine. Seule Magdalena A. Moujan Otaño parvient à l'égaler dans un texte comme "Gu ta gutarrak" (cfr. notre N° 19). Sa nouvelle "Los embriones del violeta" est un chef-d'oeuvre de la SF mondiale et supporte avantageusement la comparaison avec les plus beaux textes des grands maîtres anglo-saxons du genre. "De navegantes" est un échantillon de son immense talent qui éclate littéralement au fil des différentes tribulations de Trafalgar, ce flibustier des espaces interstellaires. Quant à "Bajo las jubeas en flor", il est assez déroutant, même s'il évoque un peu Borges par le recours aux paraboles. (B.G.)



Eduardo Goligorsky et Angélica Gorodischer, le 3/11/1978.

ALEAS DE NAVIGATEUR.

On sonna à dix heures moins le quart. C'était un jeudi d'un de ces printemps insidieux, qui nous tombent dessus à l'improviste, sur nous, les habitants de Rosario. Le lundi nous avions eu droit à un temps d'hiver, le mardi à un temps d'été; le mercredi, il s'était couvert au sud et il avait fait chaud au nord; à présent, il faisait froid et le temps était à la grisaille. J'allai ouvrir: c'était Trafalgar Medrano.

-Désolé -lui dis-je-, mais je n'ai pas de café.

-Ah non -me répondit-il-, tu ne vas pas me la faire à moi. Je vais en acheter.

Quelques instants plus tard, il revint avec un paquet d'un kilo. Il entra et prit place à la table de la cuisine, tandis que je faisais chauffer de l'eau. Il déclara qu'il allait pleuvoir et je rétorquai que nous avions heureusement fait élaguer les troènes la semaine précédente. La chatte fit son apparition et se frotta contre ses jambes.

-Tu sais y faire -lui dit Trafalgar: et à moi-: Je ne comprends pas les personnes qui peuvent vivre sans des chats. A la cour des rois catholiques, par exemple, il n'y avait pas de chats.

Je lui servis le café:

-Que sais-tu, toi, de la cour des rois catholiques?

-J'en viens -me répondit-il, et il avala une demi-tasse.

-Cesse de plaisanter. Comment trouves-tu le café?

-Imbuvable -me répondit-il.

Cela ne m'étonna pas. D'une part, parce que s'il n'a pas été préparé par lui-même, par Marcos au Burgundy ou par deux ou trois autres élus dans le monde, le café paraît toujours imbuvable à Trafalgar; et d'autre part, parce qu'il y a quelques recettes que je prépare passablement bien, mais ce n'est pas le cas du café. La chatte sauta sur ses genoux et ferma à demi les yeux, se demandant s'il valait la peine ou non d'y rester.

-Patience. Reprends la même chose -et je lui en servis une autre tasse, pendant que je laissais refroidir la mienne-. Comment as-tu fait pour te rendre au quinzième siècle?

-Je ne vois pas pourquoi je me serais rendu au quinzième siècle. Par ailleurs, le voyage dans le temps est impossible.

-Si tu es venu pour ébranler mes convictions, tu peux reprendre tes cliques et tes claques, tout en me laissant le café en tribut. J'aime le voyage dans le temps, et tant que je penserai que c'est possible, ce sera possible.

La chatte avait décidé de rester sur les genoux de Trafalgar.

-Je te fais cadeau du café -dit-il-. Je vais t'expliquer pourquoi il n'est pas possible de voyager dans le temps.

-Non, je ne veux pas le savoir. Mais ne viens pas me faire croire que si tu reviens de la cour des rois catholiques tu n'as pas voyagé dans le temps.

-Comme tu as peu d'imagination.

Cette remarque ne me surprit pas davantage.

-C'est bon -lui dis-je-. Raconte. -Et je posai la cafetière sur la table.

-Peut-être l'univers est-il infini -commença-t-il.

-J'espère que oui. Mais il y en a qui disent que ce n'est pas le cas.

-Je te dis cela, parce que je suis, cette fois, passé par de bien étranges lieux.

Ceci, par contre, me surprit. Si quelque chose semble étrange à Trafalgar, qui est habitué à bourlinguer dans les étoiles, c'est que c'est vraiment étrange.

-A tel point -poursuivit-il et il se resservit du café-... N'as-tu pas une tasse plus grande? Merci. A tel point, disais-je, que même les princes marchands ne s'y aventurent pas.

-Et qui sont-ils, ceux-là?

-Je les ai appelés pour toi les princes marchands mais tu vas comprendre pourquoi. Eux-mêmes s'appellent les Caadis de Caa. Ils sont l'équivalent des Phéniciens, mais en plus sophistiqué. Je sais qu'ils ne s'y aventurent pas parce que la dernière fois que j'ai rencontré l'un d'eux -je crois que c'était à Blutedorn-, j'ai découvert, en procédant à un échange de cartes, qu'ils n'avaient rien marqué dans ce secteur.

-Que s'y passe-t-il? Est-il dangereux, sinistre? Toute personne qui y pénètre, s'y perd-t-elle, ou devient-elle folle, ou ne reparaît-elle plus?

Sa réponse me déçut.

-Il se trouve trop éloigné. Les princes marchands ne sont pas idiots; or cela implique beaucoup de frais pour des bénéfices problématiques. Je ne suis pas idiot, moi non plus, mais je suis curieux et ce n'était pas l'argent qui me faisait défaut. Je venais de vendre des tracteurs à Eiquen. T'ai-je déjà parlé de Eiquen? Un tout petit monde, tout vert, qui se meut très lentement autour de deux soleils jumeaux?

-Laisse Eiquen où il est. Comment es-tu allé échouer à la cour d'Isabelle et de Ferdinand?

-Peut-être bien que Eiquen est un carrefour ou une charnière. Dis-moi, et si l'univers était symétrique?

L'idée me plut. A la chatte, aussi.

-Maintenant, tu vas voir pourquoi -dit Trafalgar-. J'ai laissé les tracteurs à Eiquen, touché plus que tu ne peux l'imaginer et, au lieu de faire demi-tour, j'ai poursuivi mon voyage. N'oublie pas que je suis curieux. Je voulais savoir ce qu'il y avait au-delà, pour ainsi dire, et, au passage, voir si je pouvais acheter à défaut de vendre quelque chose, puiqu'il ne me restait plus rien. J'avais les poches bien remplies et j'étais fatigué. Ce fut un long voyage. J'ai dormi, mangé, me suis ennuyé et n'ai rien trouvé d'intéressant. J'étais sur le point de rebrousser chemin lorsque j'ai découvert un monde qui pouvait être peuplé et j'ai décidé de m'y poser -il regarda tristement ce qu'il restait de café-. Je suis sûr d'une chose: si je ne devenais pas manchot cette fois-ci, je ne le deviendrais jamais.

-Pourquoi? Que t'est-il arrivé?

-Prépare davantage de café. Mais n'y ajoute pas autant d'eau. Et ne le porte pas à ébullition. Et humecte au préalable le café de quelques gouttes d'eau tiède.

-J'aimerais écrire mes mémoires -lui dis-je- mais je n'en ai pas le courage. Un jour, j'écrirai les tiennes et je me vengerai alors. -Je me mis à préparer davantage de café.

La chatte doit lui avoir jeté un de ses regards, parce qu'il a repris son récit:

-C'était un monde bleu, gris, vert. Je me suis approché davantage et, au fur et à mesure que je descendais, je commençais à distinguer l'Europe, l'Afrique, l'Atlantique, et, brusquement, l'idée se présenta à mon esprit que j'étais de retour. Je ne sais pas si tu te rends compte à quel point la situation me troublait, pour employer un euphémisme. Un tas d'idées absurdes me passa par la tête et j'en vins même à croire que j'étais mort, à un moment donné, entre Eiquen et la Terre. Je me tranquillisai comme je le pus et allai effectuer un contrôle: je constatai que je me trouvais sur la troisième planète d'un système planétaire qui en comptait neuf. Je me dis que j'étais fou et glanai d'autres informations; je n'étais heureusement pas fou ni mort: le spectre n'était pas totalement le même. Je me mis alors à examiner ce monde avec plus de calme: il y avait de petites choses, des détails qui ne coïncidaient pas. Il était fort semblable à celui-ci, presque identique, mais ce n'était pas lui. Ne viens pas me dire que la tentation n'était pas grande. Je passai, en tout cas, du stade de la frayeur à celui de la tentation. Je mis donc le cap sur ici, c'est-à-dire que je m'engageai dans la partie de ce monde qui ressemblait à celle-ci, pour autant qu'elle existât. Parce que s'il existait sur ce monde une autre Europe, une autre Méditerranée, une autre Afrique, il devait exister une autre Amérique du Sud, une autre Argentine, une autre ville de Rosario. J'entamai mes manoeuvres d'approche. Le continent existait bien, mais il était vide comme les poches d'un pauvre, du moins c'est ce qu'il me sembla. Je descendis jusqu'à proximité du Parana, de l'autre Parana, veux-je dire. Rien n'y manquait pour que ce fût un cauchemar: je savais où se trouvait chaque élément, mais rien n'était comme il aurait dû l'être. Il n'y avait personne, il n'y avait rien. Une vipère me fit peur, j'entendis quelques rugissements, il faisait froid, de sorte que je repris mon vol. Cela me faisait de la peine: un monde comme le nôtre mais inculte. Je me trompais cependant une nouvelle fois. Je survolai l'Europe et elle était peuplée. J'atterris en Espagne. En Castille. C'était l'été. Ce café est un peu meilleur que l'autre. Je ne dis pas qu'il est bon -me prévint-il-, il est un peu moins imbuvable.

-Crétin! -lui dis-je-. Tu pourrais être plus aimable avec le futur auteur de tes mémoires.

C'est à peine s'il esquissa un sourire et il continua à absorber de ce café qui ne valait rien pour lui.
-Bon, et?...
-Et quoi?
-Et c'est alors qu'Isabelle et Ferdinand sont sortis pour te recevoir?
-Non. Il s'est produit une confusion indescriptible, ça oui. Imagine-toi la scène: une machine qui descend du ciel, dans la Castille de 1492.
-Attends un moment. Tu veux vraiment me faire croire que...
-Tu vois que tu n'as pas d'imagination? Un monde presque semblable à celui-ci, comprends-tu? Presque semblable. Le contour de l'Afrique, par exemple, était différent. Il y avait des péninsules et des archipels relativement grands, qui n'existent pas ici. Et leur temps historique retardait de cinq siècles. Des détails. Il y en avait d'autres, tu vas voir. A condition que tu ne continues pas à m'interrompre, bien sûr. Il s'est produit une confusion, comme je te dis. J'ai dû attendre presque toute la matinée avant qu'arrive un représentant de l'autorité, tandis que ceux qui s'étaient réunis débattaient pour voir si on allait me pendre ou me canoniser. La soldatesque a fini par s'amener et elle n'a pas contribué à apaiser les esprits. J'étais toujours à l'intérieur de mon engin, attendant le cours des événements. Lorsque je vis apparaître des flambeaux et des personnes revêtues de pourpre, de damas, ou couvertes de médailles, j'ouvris et sortis. Je fournis des explications. L'aventure m'amusait, de sorte que j'inventai une histoire, selon laquelle j'étais un voyageur en provenance d'une vague région de l'Est, que je m'étais rendu au Cathay, et que l'empereur m'en avait offert la machine qui volait. Au début, mon histoire ne rencontra pas beaucoup de succès mais je me fis mystique et nous finîmes tous à genoux; tu ne peux pas savoir à quel point les vêtements me collaient à la peau, tant je suais de peur, et combien je rendais grâce au Tout-Puissant et à toute la cour céleste. Je fermai à clef mon tacot et enclenchai les mécanismes de sécurité: si quelqu'un s'en approchait de trop près, il allait recevoir un de ces coups de pied à vous renverser un chameau. L'étape suivante était la cour, m'annonça-t-on. Je t'épargne

le voyage, avec la chaleur, la soif, le cheval que l'on me donna et dont dut descendre un soudard à la mine patibulaire; tu sais combien je suis peu sportif, mais nous avons fini par arriver à bon port. Le soir même, je fis mon apparition à la cour.
-Habillé de la sorte, avec l'un de tes costumes gris, sérieux, chemise et cravate?
-Mais non. Ce que j'avais revêtu pendant le voyage pouvait passer pour un costume de cérémonie du Cathay, mais au palais on me fit endosser un travesti bleu, orné de broderies, de dentelles, qui ne se fermait pas à l'aide de boutons mais de tirettes et qui me gênait à toutes les entournures. Et tout cela sans pouvoir prendre un bain, ce qui ne m'étonna pas outre mesure, après avoir senti les personnes revêtues de pourpre et de damas -soupira-t-il-; et sans pouvoir ni fumer ni siroter de café. Lorsque je m'en rappelle, je me demande comment je ne suis pas vraiment devenu fou.

La chatte dormait ou feignait de dormir et le niveau du café baissait dangereusement.
-Une chance que j'étais étranger, tu sais? J'étais on ne peut plus étranger, ils n'imaginaient pas à quel point, mais ils estimaient que je l'étais suffisamment pour me pardonner mes gaffes. On me donna un cours accéléré de protocole. Je n'y compris rien mais j'en sortis honorablement.
-Comment aimerais-tu que j'intitule ce chapitre? "Mes indiscrétions à la cour"?
-Tu me pardonneras mes indiscrétions mais je vais les passer sous silence; et puis, procédons par étapes. La ville ne valait pas le déplacement: c'était un labyrinthe de petites ruelles étroites et sales, dont quelques-unes pavées, mais pas la majorité. Lorsque nous sommes passés par les faubourgs, j'ai commencé à voir des maisons importantes, avec des grilles, des balcons et des statues de saints, mais toutes étaient fermées comme des panthéons tandis que les rues continuaient à être crasseuses et étroites avant de déboucher sur d'autres, plus larges. Il n'y avait pas un arbre, pas une plante, pas une mauvaise herbe; des ânes, des chevaux, des chiens, des vaches, des poules, mais pas un chat. Par contre, un bruit infernal. Il semblait que tout le mon-

de criait, que tous discutaient et se querellaient. Je suppose que j'aurais dû me sentir important mais je me sentais ridicule et cela ne m'amusait plus, plus du tout. Les soudards marchaient devant, chassant les curieux, qui s'écartaient mais revenaient comme des mouches et plus d'un reçut un coup avec le plat de l'épée sur le coin du museau. Avec tout cela, nous progressions si lentement que j'ai cru que nous n'arriverions jamais. Et là-dessus, nous sommes arrivés. Le palais était presque aussi sale que les rues, mais en plus luxueux. Je vis quelques objets qui compensèrent les désagréments que m'avait valus ma curiosité: des tapis, des tables travaillées, des tableaux, des fers forgés, et une beauté aux yeux noirs, qui ne pouvait pas avoir plus de quinze ans , qui était vêtue d'une très longue robe, d'une couleur entre l'orange et le marron, et avait un cou que de la dentelle maintenait rigide.

La chatte s'étira en bâillant, se redressa sur les genoux osseux de Trafalgar puis se recoucha, en tournant la tête de l'autre côté. Trafalgar attendit que la manoeuvre fût terminée et lui caressa la tête derrière les oreilles.

-Doña Francisca Maria Juana de Soler y Torrelles Abramonte.

-Panchita pour les intimes -commentai-je-. Au rang desquels tu as fini par te retrouver, j'y mettrais ma main au feu.

-C'est exact mais elle était mariée à un vieux seigneur de la cour. Un vieillard puant, de ceux qui semblent gros mais qui sont en fait maigres et ont une panse; il était tordu, bredouillant, ne possédait plus que deux ou trois dents pourries dans la bouche; il était plein de rides, de la morve lui coulait de tous les orifices et il avait des poils dans les endroits les moins indiqués. Et elle, malheureusement, n'avait pas plus de quinze ans.

-Pourquoi malheureusement? Qu'aurais-tu voulu?

-Je veux dire, pour elle. Tu sais que j'ai failli la ramener. Je dois être fou.

-J'ai toujours soutenu une telle hypothèse.

-C'est à peine si j'ai pu la voir de biais ce soir-là et parce qu'elle s'était mise sur la pointe des pieds pour regarder. Tiens compte du fait que j'étais le héros du jour. Et du mois et de l'année, sans exagérer. Mais elle me regarda à son aise et je savais qu'elle était en train de me regarder et elle savait que je savais. Les autres me conduisirent dans une grande salle, où il y avait davantage de tapis, de meubles noirs travaillés, de tableaux, de crucifix, de prie-Dieu et de crasse, et ils m'offrirent un fauteuil inconfortable, une oeuvre d'art mais inconfortable, et un bol d'eau avec une serviette. Je me suis mouillé le bout des doigts, en essayant de m'imaginer que j'étais en train de prendre une douche mais je suis au regret de t'informer que l'autosuggestion n'est pas mon fort. Je me suis assis et, à ce moment, tous se sont écartés et le bal a commencé.

-On a donné un bal en ton honneur?

-Ne sois pas idiote. Je parle métaphoriquement. Et tu devrais savoir qu'à la cour des rois catholiques il n'y avait pas place pour ce genre de frivolités. Prends conscience qu'ils étaient fort occupés à bouter dehors les Maures, à mettre à la porte les Juifs, à découvrir l'Amérique, etc.

-Du calme, ne t'emballe pas. Comment ça l'Amérique?

Trafalgar a une patience infinie. Quand il veut.

-Quelle année t'ai-je mentionnée?

-Tu as parlé d'un bond de cinq siècles en arrière.

-J'ai mentionné très précisément l'an 1492.

-En passant.

-N'empêche.

Et, sans qu'il me le demande, je me mis à faire chauffer, une nouvelle fois, de l'eau. La chatte ronronnait en sourdine, non pas comme doña Francisca Maria Juana je-ne-sais-quoi mais en sourdine, comme elle a l'habitude de le faire.

-Métaphoriquement donc, le bal a commencé. En l'occurrence, des types, vêtus de noir et au teint cireux, sont entrés et se sont mis à m'examiner. Il s'y trouvait également un petit frère qui ne payait pas de mine et à qui je ne prêtai pas attention; je te dis tout de suite que ce fut mon grand tort. Je ne sais pas comment il se fait que je n'aie pas eu l'attention attirée par le fait qu'à côté de tant de grands personnages on laissât en-

trer un petit curé commun et courant, flanqué d'une vieille bure et qui regardait toujours ailleurs comme s'il ne comprenait rien à rien. Mais tiens compte du fait que j'étais troublé. Non, l'aventure ne m'apparaissait plus amusante mais émouvante. C'est là que je me suis dit que l'univers est infini et symétrique, et ne me dis pas que ce n'est pas possible parce que ce l'est. Et je me suis également dit que j'avais trouvé un bon ersatz du voyage dans le temps. Dommage que j'aie tout gâché.

-Je vois. Tu leur a dit la vérité et ils ne t'ont pas cru et ils t'ont livré à l'Inquisition et doña Maria Francisca t'a sauvé et le mari l'a appris et...

-Mais tu es folle d'imaginer que j'aurais été leur dire la vérité. Et note qu'elle s'appelait doña Francisca María Juana de Soler y Torrelles Abramonte. Non, je ne leur ai pas dit la vérité. Ils y connaissaient un bout en matière de protocole et de catéchisme, mais moi je m'y connais en histoire et en géographie et j'avais un avantage de cinq cents ans sur eux. Ce n'était pas beaucoup mais ça m'a suffi. Lorsque je les ai vus, j'ai failli me lever et les saluer, et j'ai même songé à faire une révérence -imagine-toi la scène-, pas trop profonde mais empreinte de politesse. Mais cela n'a fait que m'effleurer l'esprit et je me suis dit qu'ils crèvent, ils cherchent à te mettre mal à l'aise, c'est sûr; le mieux que t'aies à faire c'est de leur en imposer d'entrée de jeu. J'ai pris mon meilleur visage voltairien.

-Tu ne ressembles pas à Voltaire; tu ressembles à Edmundo Rivero mais en brave garçon.

-Je te remercie. Je les ai regardés avec un air supérieur et de quelqu'un à qui on ne la fait pas; eux m'ont salué alors et je ne leur ai même pas rendu leur salut: j'ai fermé les yeux à moitié, inclinant à peine la tête, et j'ai attendu. Ils allèrent droit au but. Ils voulaient savoir -et si je ne leur disais pas ou si je leur mentais, ils apprendraient bien la vérité par les moyens qu'ils estimaient adéquats-: primo, si j'étais un envoyé du Malin; secundo, s'il était vrai que je venais du Cathay; tertio, s'ils pouvaient, moyennant exorcisme, bénédiction, messes et autres plaisanteries, visiter

le char volant; quarto, ce que je voulais, sacrebleu; quinto, si je songeais à rester vivre en Castille; et sexto et ultimo, comment je m'appelais.

-Il était relativement complet leur questionnaire. Que leur as-tu répondu?

-Je leur ai tenu le crachoir pendant près d'une demi-heure, au terme de laquelle ils apparurent tous impressionnés, à l'exception du petit frère qui ne payait pas de mine. Pour commencer, je m'étais souvenu de Suli Sul O Suldi, la fille d'un trafiquant de Eiquen -bénie soit son âme pour diverses raisons et béni soit son corps pour diverses autres raisons-, qui m'avait offert un ornement que je portais suspendu à mon cou. Il était d'un métal semblable à l'or mais en plus lourd et en plus dur, fort travaillé et d'une taille, disons, respectable -un jour, je te le montrerai; je suis sûr qu'il te plaira-. Ce qui importe, c'est sa forme: celle d'une croix. Je le mis en évidence, échangeai le visage de celui à qui on ne la fait pas pour un autre, empreint d'une miséricorde infinie avec un zeste d'autorité d'une directrice d'école, et leur demandai s'ils pouvaient croire qu'un envoyé du Malin allait porter cela sur son coeur. J'avais marqué un premier point. Quant au Cathay, je leur servis un cocktail des notions de géographie de troisième année et des voyages de Marco Polo, et je marquai un second point. Et ils pouvaient visiter le char volant et, quant aux exorcismes, il ne fallait pas mon autorisation mais je leur en faisais la prière, je les exigeais, dis-je, parce que, comme il m'avait été offert par des infidèles, j'étais un peu inquiet. Un troisième point pour moi. Et ainsi de suite: je ne voulais rien, je n'aspirais pas aux biens de ce monde, mais j'aurais été honoré de pouvoir présenter mes hommages à leurs majestés. J'allais probablement rester vivre en Castille, terre dont étaient partis mes aïeuls, mais, comme j'étais un voyageur impénitent, je m'en irais parfois pour parcourir le monde, sans jamais oublier de rapporter une partie des merveilles que je trouverais, pour en faire don aux ordres religieux les plus illustres du pays. A ce stade de mon exposé, les types faisaient dans leur froc et le petit frère continuait à regarder ailleurs, en égrenant un chapelet de bois, et je me disais que ce

type n'avait pas les yeux en face des trous alors que c'était moi qui ne les avais pas.
-Et tu leur as dit que tu t'appelais comment?
-Je leur ai dit mon nom, que voulais-tu que je leur dise? En somme, Trafalgar n'allait pas revêtir de signification pour eux avant trois cents ans, pour autant qu'ils connussent une bataille de Trafalgar et un amiral Nelson. Je l'ai bien embelli un peu, ça je ne dis pas: j'y ai apposé un petit de avant le Medrano, ajouté deux prénoms et le nom maternel de ma vieille, castillanisé. Cela produisit son petit effet: les visages cireux se firent plus doux et, comme je savais déjà que je m'étais attiré leurs bonnes grâces, je me levai et condescendis à m'entretenir familièrement avec chacun d'eux. Au bout d'un moment, ils me firent savoir qu'ils allaient me loger au palais, ce qui était un grand honneur mais je le regrettai en moi-même, parce que j'étais certain qu'il ne s'y trouvait pas de salle de bain, ce qui était le cas, et je me consolai en songeant qu'au moment même il n'y avait, non seulement pas une salle de bain mais pas une personne inodore ni une misérable pièce aseptique dans toute la Castille, de sorte que je me composai un visage ému.
-Il en résulte que tu n'es pas une forte tête comme je croyais mais plutôt une chiffe molle.
-Cela dépend. Lorsqu'ils me laissèrent seuls, c'est-à-dire qu'ils me laissèrent en compagnie de trois serviteurs qui couraient dans tous les sens et qui ne faisaient rien pour moi, je me glissai dans un lit, qui comportait une multitude de rideaux mais était très confortable, et je m'endormis.
-Que tu puisses trouver le sommeil malgré les aventures qui t'arrivent, c'est une chose que je ne m'explique pas.
-Si je ne pouvais pas trouver le sommeil quand il faut, cela ferait longtemps qu'il ne m'arriverait plus d'aventures.
-Je prépare encore du café?
-J'allais justement te demander ce que tu attendais pour le faire. C'est ainsi qu'à deux heures ils vinrent m'éveiller en grande pompe et m'apportèrent ces vêtements dont je t'ai parlé, posés sur un coussin. Il y avait même un chapeau, mon Dieu. Et une épée. Les souliers

étaient tous deux pour le même pied et j'ai failli jeter les hauts cris mais je me suis rappelé à temps qu'il allait encore leur falloir quelques années avant qu'ils en fabriquent de différents. J'enfilai le tout et c'est attifé de la sorte que je pénétrai dans la salle du trône ou quelle qu'elle fût.
-Raconte, raconte comment ça s'est passé.
-Ce fut mortellement ennuyeux, avec plein d'annonces, de marches, de contremarches, de coups de bâton et que sais-je. Et tous dégageaient une odeur de bouc à vous soulever le coeur. Et il faisait une de ces chaleurs. Et moi je commençais à en avoir ras le bol de la monarchie espagnole.
-De Castille et d'Aragon.
-Quelle qu'elle soit. Je ne me souviens même pas du protocole, mais veux-tu que je te dises une chose? Isabelle était relativement jolie, pas aussi jolie que doña Francisca María Juana de Soler y Torrelles Abramonte et plus sévère mais jolie. De visage du moins car, pour le reste, je ne pouvais pas juger avec tout cet emballage infect. Ferdinand avait un tic et il ouvrait et fermait les yeux toutes les cinq secondes. S'il avait été garçon de café, on l'aurait mis à contribution comme enseigne lumineuse, pour sûr. Et devine qui se trouvait à côté du trône.
-Le petit curé qui ne payait pas de mine.
-Précisément.

On entendit un bruit de claquettes dans le jardin et un coup de tonnerre, mais la chatte ne broncha pas.
-Il pleut -fit remarquer Trafalgar-, ne te le disais-je pas? La combinaison de pluie et de café me rappelle les festivités des Rayos sur Trudu. Sais-tu ce qu'est Trudu?
-Non, mais je suppose que ce doit être un endroit où il pleut tout le temps et où, au lieu d'eau, il sort du café des robinets.
-Trudu? Non. Pour commencer, il n'y a pas de robinets et ensuite il y pleut une fois tous les dix ans.
-Une région pour la culture du riz.
-Eh bien, tu ne me croiras peut-être pas, mais ils cultivent effectivement du riz, même s'il ne s'agit pas, bien sûr, de celui que tu connais. Et en outre la pluie...
-Cela ne m'intéresse pas! -je l'avais crié si fort que la chatte ouvrit les yeux et fit même un commentaire à voix

basse-. Garde Trudu pour toi, je te le laisse, mais continue à raconter ta présentation à la cour, avec le petit curé, Isabelle et Ferdinand.

-Ferdinand, tu peux le classer dans les archives sans le moindre remords. Isabelle à présent -il sourit une nouvelle fois; or deux sourires de Trafalgar en une seule matinée, c'est un record-; elle était relativement jolie, ça oui, mais elle avait un air mâle, quoiqu'une poitrine généreuse. On lisait la fermeté dans ses yeux et bien qu'elle eût une bouche plus que passable, son coup de langue pouvait être pire qu'un coup de lance. Et ses épaules étaient bien rejetées en arrière, son cou long et ses mains fortes. Je me dis que cette mijaurée allait me créer des ennuis.

-Et le petit curé?

-Tiens-toi bien. C'est le petit curé qui allait me les créer, mais pour le moment il prenait des airs de sainte nitouche. Cette fois-ci, j'eus l'attention attirée sur le fait qu'il apparaissait toujours lors des réunions importantes, qu'il se trouvait aussi près du trône et que personne ne semblait trouver sa présence déplacée. J'en vins à me dire qu'il ne devait sûrement pas être ce dont il avait l'air, mais comme je devais être fort prudent dans tout ce que je disais et faisais, je résolus de me préoccuper de lui ultérieurement. N'oublie pas dans quels draps je m'étais fourré. Je dus raconter une nouvelle fois mes aventures, en faisant intérieurement appel à Marco Polo, Edgar Rice Burroughs, Italo Calvino, et aux annales de géographie. Je m'en sortis fort honorablement: ils étaient tous suspendus à mes lèvres, avaient peur quand il fallait avoir peur et riaient quand il fallait rire. Je revis doña Francisca Maria Juana...

-... de Abramonte Soler y Torrelles.

-... de Soler y Torrelles Abramonte. Tu aurais encore fait plus piètre impression que moi à la cour, et au petit vieux qui bavait et soufflait alternativement. Ferdinand fermait et ouvrait les yeux à un rythme toujours plus rapide et il remuait le nez et peut-être bien aussi les oreilles. Isabelle, par contre, parvint à adoucir sa bouche et à me sourire, ce qui, paraît-il, est une grande faveur. Et puisqu'on en est aux faveurs,

je te signale que, ce soir-là, j'ai même mangé à la table de leurs majestés, ce qui n'est pas peu dire.

-Comment était la nourriture?

-Chiche. Frugale, pour être plus élégant. Et il vaut mieux que nous ne parlions pas des manières de leurs majestés à table. Pas davantage des miennes, néanmoins, sans fourchette, il est assez difficile d'avoir des gestes posés. Le petit curé n'était pas là, par bonheur. Mais c'est là qu'on me parla de Colomb. A ce moment-là, je commençais à m'habituer et je me sentais comme un personnage dans un manuel d'histoire, mais c'en était trop. Surtout lorsque je demandai à pouvoir faire sa connaissance et qu'on me répondit qu'il était attendu à la cour le lendemain pour informer de l'état d'avancement des préparatifs de l'expédition. Je ne sais pas si c'est dû au fait que la nourriture, en plus de frugale, était peu appétissante, ou à la perspective de le connaître personnellement même si ce n'était pas le véritable, mais j'avais comme un poids sur l'estomac. Le repas ne se prolongea heureusement pas parce que, apparemment, il fallait aller se coucher tôt. Ce que je fis. De bonne heure et en compagnie.

On entendit un autre coup de tonnerre, davantage de claquettes, et on prépara à nouveau du café.

-Comme j'avais des soupçons, ou plutôt ce n'était pas l'envie qui me manquait, je congédiai les domestiques, ôtai ces vêtements ridicules, me rongeai les ongles en songeant à du café, des cigarettes, un livre de Chandler, la télévision, bref à n'importe quoi, et j'attendis. Il devait être aux alentours de minuit lorsque j'éteignis les chandelles, mais je ne voulais pas encore m'avouer vaincu et m'endormir. J'avais appris que le vieux avait une charge qui l'obligeait à partir en inspection dans les casernes, sur les marchés ou en un autre lieu dont je ne me souviens plus, avant le lever du jour, et c'était pourquoi il se couchait à six heures le soir pour se relever vers onze heures et demie; il enfermait alors son épouse à double tour et partait.

-Et comment fit-elle pour sortir?

-Parce que tu crois, toi, que l'on a inventé la clef qui permettra de garder une femme enfermée? Je t'en prie. Et elle avait des complices, bien sûr. Elle laissa en

faction une vieille qui, à côté du mari, ressemblait à miss monde, et vint tout droit à mon lit.

Il se tut.

-Trafalgar, tu ne vas pas te mettre à être discret.

-Cette fois-ci, je le regrette mais, oui, je vais être discret.

-Et, moi, comment vais-je faire pour rédiger tes mémoires?

-Si cela se présente, je te raconterai cela un jour. La seule chose que je peux te dire, c'est que je ne fus pas le premier à rendre le vieux cocu. Et cela, au lieu de me rendre furieux -tu sais que je suis un libertin, je le confesse, et que je les aime cependant chastes et pudiques-, me réjouit, parce qu'il n'y avait aucune raison que la fille ne se venge pas d'avoir été tripotée par un semblable mari. Elle savait se venger, je peux te le garantir. Au point du jour, la vieille est venue frapper à la porte et elle s'en est allée en toute hâte. Dis-moi, c'est parce que tu te trouves dans la Castille du quinzième siècle que tu ne prépares plus de café?

-Absorber autant de café, ça va te couper l'appétit.

-Je parie que non. Je t'invite à déjeuner.

-Non, c'est moi qui t'invite.

-Nous verrons bien.

-Il n'en est pas question. Tu restes ici, un point c'est tout. Nous en étions au cocu; continue.

-J'ai passé la matinée en grand seigneur, toujours plus désespéré parce que je ne pouvais ni fumer ni siroter de café, mais néanmoins traité comme un grand seigneur. Entouré de grandes dames et de grands messieurs, racontant mes aventures, me promenant dans le palais et dans les jardins, qui étaient pitoyables. Après le déjeuner, j'eus une nouvelle entrevue avec Isabelle, qui m'avait fait mander, et chez elle je retrouvai le petit curé. A son habitude, il était isolé dans son coin, avec un air malheureux, mais bien installé. Je l'avais oublié, tu penses, avec la nuit que j'avais passée, mais il recommença à me préoccuper et c'est peut-être pour cela que j'ai fini par m'en tirer, tout en perdant en toute simplicité. Isabelle et moi nous eûmes une longue conversation à propos de la philosophie, de la religion, de la politique et, tiens-toi bien, des mathématiques. Je me suis défendu comme un lion. Tu te souviens de ce que

je t'ai dit d'elle? Je l'avais cependant sous-estimée. Intelligente, mais alors très intelligente. Et, en outre, informée sur tout ce qu'il fallait savoir à l'époque. Et, surtout, ayant un coeur de pierre comme un usurier. Je ne sais pas si j'ai satisfait sur tous les points mais nous étions de force égale, de force égale.

-C'est parce que vous êtes cultivé, don Medrano.

-Certaines connaissances que je possède me sont venues à point parce que ce n'était pas pour rien que le petit curé se trouvait là.

-Je sais. Il faisait partie de l'Inquisition.

-Pis que ça. Grâce à cet avantage de cinq siècles, j'ai pu m'en tirer honorablement et j'ai été d'accord avec elle sur tout, en faisant mine de livrer mes impressions personnelles, quoiqu'il m'en coûtât de débiter de telles âneries. Alors que nous étions en train de justifier chaleureusement la "Reconquista", on annonça Colomb.

-Oh! Oh!

-Qu'est-ce qui t'arrive?

-Je suis émue.

-Je l'étais également.

-Comment était-il, que t'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?

-Il était fou.

J'en eus le souffle coupé, mais je déclarai, après mûre réflexion:

-Bien sûr, ils étaient tous fous.

-Qui étaient tous fous?

-Les types comme Colomb. Comme Hector, comme Gagarine, comme Magellan, Bosch, Galilée, Dürer, Léonard de Vinci, Einstein, Villon, Poe, Cortès, Cyrano, Moïse, Beethoven, Freud, Shakespeare.

-Du calme, du calme, parce qu'au train où tu y vas, tu vas cataloguer parmi les fous l'humanité tout entière.

-Dieu le veuille! Tu sais bien ce que je pense de la folie.

-Je suis parfois d'accord avec toi. Mais je te dis qu'il était fou: il était capable de n'importe quoi, de n'importe quoi, de tromper, tuer, implorer, corrompre, escroquer, il était prêt à tout afin de pouvoir prendre la mer avec ses trois vaisseaux qui, là, étaient au nombre de quatre: la Santa Maria, la Pinta, la Niña et la Alondra.

-Allez, c'est sérieux?
-C'est sérieux. Je t'ai dit que certains détails différaient. Et c'est alors, en songeant à ces petits navires et aux épreuves qui attendaient ces malheureux, que j'ai eu la grande idée car il se fait que je suis naïf.
-Quelle idée? Mon Dieu, Trafalgar, qu'as-tu fait?
-J'ai modifié le cours de l'histoire, c'est tout. Je ne m'en suis pas rendu compte au moment-même: j'ai seulement éprouvé de la compassion pour lui. Je l'admirais, il éveillait en moi une peur, due non à la méfiance que m'inspirait le petit curé mais bien à ce qu'il y avait d'héroïque, de mortel en lui; mais, par-dessus tout, il éveilla en moi la pitié. C'est dangereux la pitié. J'ai songé à ces pauvres types: pourquoi iraient-ils souffrir sur mer, des mois durant, mourant de faim, sapés par les superstitions et le scorbut, si je peux les conduire en Amérique en une demi-heure?
-Formidable. Mais, bien sûr, pourquoi n'y aurais-tu pas songé?
-Eh oui. Il est évident que je ne pouvais pas dévoiler mes projets directement; ou, plutôt, je me suis dit qu'il était plus habile de ne pas en faire part tout de suite, puisque le petit curé était présent. C'est ainsi que je demandai la permission de voir les navires, ce qui me fut gracieusement accordé par sa majesté. J'abrège: j'ai encore mené, pendant deux jours, une vie de grand seigneur et, pendant deux nouvelles nuits, j'ai été l'amant de doña Francisca María Juana de Soler y Torrelles Abramonte; le troisième jour, nous nous sommes rendus à Palos de Moguer. Comme le petit curé vivait plus ou moins fourré dans les jupes d'Isabelle, il ne nous accompagna pas, à mon grand soulagement.
-Les navires, comment étaient les navires?
-Si les navires qui ont découvert notre Amérique étaient de la même facture, je ne m'explique pas qu'ils l'aient atteinte. L'Amiral me les fit tous voir sous toutes les coutures. Il était déjà Amiral. Ainsi que Vice-Roi et Gouverneur Général des terres qu'il allait découvrir; et un dixième des richesses qu'il allait trouver lui revenait. Comme je te le dis, il me faisait pitié et c'est pourquoi j'étais plus convaincu que jamais que je devais les y conduire moi. Je lui en fis la proposition

devant une grande bouteille de vin -tu n'imagines pas combien ce vin était bon mais je regrettais le café-, mais, bien qu'il sût tout de moi et de mon char volant du Cathay, il ne voulait pas se retrouver en prison. Il ne manifesta pas beaucoup d'enthousiasme et se mit à parler de Ptolémée, de Pline et de l'"Imago Mundi"; d'astronomie, de cosmographie et de la façon d'atteindre Cipango par l'Ouest. Il passait du Prêtre-Jean aux cadrans et d'Eneas Silvio aux tables de navigation de Kordesius. Il me dit du bien de Garci Fernández et du mal de Fray Juan Pérez, du bien et du mal du roi du Portugal et du bien d'Isabelle. Je continuais à insister pour le conduire en Amérique -à Cipango, veux-je dire- à bord de mon char volant et il ne disait pas oui. Nous sommes alors retournés à la cour et j'y ai fait part de mes intentions, tandis que le petit curé ne me regardait pas une seule fois. Il ne fallut que trois secondes à Isabelle pour se rendre compte des avantages d'une expédition-éclair. Quant à Ferdinand, je ne sais pas pourquoi mais il ne disait mot. Et le petit curé, pas davantage. L'Amiral n'était toujours pas convaincu: il souleva mille objections et je réfutai ses arguments l'un après l'autre. Je songeai qu'il ne tenait pas à ce que je lui ravisse la gloire du voyage mais ce n'était pas ça, étant donné qu'il ne savait pas si celui-ci allait ou non le couvrir de gloire. Moi je savais ce qu'il en était mais lui pas. Et quant à moi, ce que je voulais, ce n'était pas tant la gloire mais démontrer que j'avais raison. Je finis par me mettre à ses ordres et me désignai moi-même pilote du char. Mais les ruses que je déployais ne revêtaient plus beaucoup d'importance étant donné qu'Isabelle avait décidé d'accepter ma proposition.
-En l'occurrence, dans ce monde-là, on n'a pas découvert l'Amérique le douze octobre 1492.
-Eh non. Nous l'avons découverte le vingt-neuf juillet 1492. Mais auparavant nous avons dû nous soumettre aux ordalies de l'Inquisition, avec inspection, cantiques, encensement et messes. Et tu n'imagines pas combien les adieux de doña Francisca María Juana de Soler y Torrelles Abramonte furent touchants car la pauvre croyait que les monstres du bout du monde allaient me dévorer; elle avait une petite tête fort éveillée mais elle était

très ignorante, que veux-tu.

Il se prit un moment à songer à doña Francisca Maria et caetera et je m'en fus vider le cendrier en espérant qu'il allait réagir.

-Nous avons fourré dans le tacot les équipages des quatre petits navires.

-Et tout le monde pouvait y entrer?

-Ne t'ai-je pas dit que j'avais vendu cinq cents tracteurs à Eiquen? Cinq cents dix-neuf, pour être précis. Il y avait de la place à revendre. Les types étaient morts de peur et priaient ou faisaient le bravache mais étaient livides. Et autour de nous, endurant la chaleur de midi -car je voulais arriver le matin en Amérique-, il y avait le roi et la reine, la cour, le clergé, l'armée et le peuple. Je leur avais expliqué qu'il valait mieux ne pas être trop près, mais obtenir qu'ils s'éloignent ne fut pas une sinécure; lorsque je vis que la curiosité était plus forte que les cordons de soldats, je lançai les moteurs à plein régime et ils reculèrent comme un seul homme. A l'intérieur, il régnait un silence de mort. Quand nous nous sommes élevés, les cris ont fait de même, bien entendu. Il se trouvait heureusement parmi eux un géant, Vicente Yáñez, le capitaine d'un des navires, et deux ou trois fiers-à-bras trop stupides ou trop énergiques pour avoir peur -de ces types qu'il vaut mieux ne pas rencontrer, la nuit tombée, du côté d'Ayolas ou de Convención-, et ils les menacèrent de les mettre tous en pièces s'ils continuaient à créer de la confusion. Je volai à basse altitude, au-dessus de la mer, en découvrant les hublots pour qu'ils ne perdent rien du spectacle. Mais, pour ma part, je ne me souviens pas du voyage. Sous prétexte d'effectuer des manoeuvres, je m'étais enfermé pour enfin siroter du café et fumer. La seule chose qui me manquait, c'était un journal. Si les faces cireuses m'avaient vu là, j'étais bon pour être livré à l'Inquisition.

Je songeai à une Amérique découverte par cent vagabonds barbus et analphabètes, un fou et un homme d'un autre monde à bord d'un vaisseau interplanétaire: "La folie est une grande sagesse", comme dirait Bernard Goorden.

-Nous avons mis trois quarts d'heure parce que j'ai volé lentement -déclara Trafalgar-. A neuf heures moins dix, le matin, nous débarquions à San Salvador parce que je me faisais un devoir de respecter l'histoire, comme si ce souci de vraisemblance pouvait compenser ce que j'avais fait. L'Amiral et Yáñez ne pouvaient presque pas croire que nous étions déjà à l'autre bout du monde et j'eus toutes les peines à le leur faire comprendre à l'issue d'un tête-à-tête et à leur faire admettre que ce qu'ils avaient vu c'étaient les côtes et l'océan. Nous avons atterri, pris possession des terres et il y eut des discours et des prières; pendant que l'Amiral pleurait et rédigeait des rapports, Yáñez et moi nous parcourions les lieux et nous plongions dans la mer. Nous avons chassé, pêché, mangé et, le soir venu, je les emmenai faire le tour de la mer des Antilles qu'ils appellent également mer des Caraïbes. Nous sommes restés deux jours à Cuba et trois à Haïti. Comme il n'y avait pas d'épaves de navires, nous n'avons pas construit de forts. Le cinquième jour, Yáñez et moi avons pris les rênes du commandement puisque l'Amiral, obsédé par ses démonstrations qu'il était possible d'atteindre Cipango par l'Ouest, était hors du coup, et je les ai tous emmenés faire un tour du monde.

-Pauvre Magellan.

-Ne m'en parle pas. Il était bien le cadet de mes soucis. Néanmoins je suppose que le puzzle que j'avais laissé derrière moi se sera reconstitué tout seul après mon départ. C'était un puzzle bâclé. Non seulement j'avais fait le tour du monde en collant le plus possible au sol ou à l'eau, mais j'étais monté suffisamment haut pour leur prouver à tous que leur monde était bien rond et, au passage, qu'il était un joyau que personne ne méritait, ainsi que l'endroit où nous nous étions rendus n'était pas Cipango mais bien l'Amérique -quoique je n'aie pas parlé d'Amérique-. Ils avaient cessé d'avoir peur et les troubles étaient cette fois d'un autre ordre. Sanitaire, à vrai dire. Mais nous avons regagné la Castille par l'Est et on nous a reçus au palais avec des festivités qui, ajoutées aux cornes que doña Francisca Maria Juana de Soler y Torrelles Abramonte et moi faisions porter à son mari, m'avaient mis sur les genoux.

-Et le petit curé?

-Il était dans le secteur, comme toujours. Mais je com-

mençai à le surveiller et je pris mes renseignements mais sans interroger personne parce que l'instinct me disait qu'il valait mieux ne pas se livrer à une enquête -et, quant à moi, je témoigne un grand respect à l'instinct, ce qui m'a permis de me sortir plus d'une fois d'un mauvais pas; j'ai donc appris qui était le petit curé.

-Tu m'excuseras mais je ne suis pas très forte en histoire.

-Si je te prête une biographie d'Isabelle, tu vas tout de suite comprendre. Mais bon, il se fait tard et nous devons résoudre le problème du repas.

Ce devait être vrai qu'il était tard parce que la chatte était bien éveillée.

-Suivons le fil de l'histoire. Nous avons effectué cinq voyages supplémentaires: nous avons emporté des colons; pas des conquistadores, note bien, mais des colons. Nous avons emporté des animaux, des charrues, des meubles, des navires, des instituteurs, des médecins, des chroniqueurs, des maçons, des forgerons, des ébénistes, de tout. Et des soldats, mais le moins possible. J'ai dû emmener beaucoup de curés, beaucoup plus que nécessaire et qu'il n'était décent.

-Donc, là-bas, c'est en cela que s'est transformée la conquête?

-Je ne sais pas en quoi elle s'est transformée parce que j'ai dû m'enfuir précipitamment. Tout ce que je sais, c'est que j'en ai fait retomber la gloire et les honneurs sur la personne de l'Amiral, bien qu'il en rejaillît quelque chose sur moi; j'ai aussi suggéré les lieux où fonder des villes et j'ai même dessiné les plans en me souvenant de ce que je savais de chacune d'elles. Il est probable que si Buenos Aires, Lima, La Havane, Santiago, New-York, Quito, se sont mis à exister et existent encore là-bas, elles sont mon oeuvre, indirectement, mais mon oeuvre. Le Brésil et toute l'Amérique du Nord, j'en suis sûr, sont à moitié colonisés par la Castille et l'Aragon. Te rends-tu compte de ce que j'ai fait?

-En as-tu du repentir?

-Non.

-Comment ça non!

-Eh non, je te dis non. Je suis un peu inquiet, mais je n'ai pas de remords. Je suis inquiet parce que je ne

sais pas qui va inventer le téléphone et qui va gagner la seconde guerre mondiale, et parce que je ne sais pas où ces autres facteurs qui, si tu y réfléchis bien, ne sont en rien dédaignables vont mener les Mayas, les Aztèques, les Incas, d'une part -pour ne citer que les peuples les plus importants-, et le Portugal, l'Angleterre et la France, de l'autre. L'Angleterre, surtout. A ton avis, qu'a fait, au moment voulu, l'homonyme de ma reine?

-Tu aurais dû rester et continuer à emmêler les choses au moins de sorte à t'assurer que tout allait être complètement différent.

-C'est ton avis? Ce n'est pas le mien. D'abord, même si j'avais voulu rester, ce que je ne voulais pas, il m'aurait fallu une demi-vie, au moins, pour réaliser cela, et cela ne m'aurait pas encore été possible.

-A cause du petit curé.

-Tu n'as pas d'imagination mais tu le caches. A cause du petit curé, effectivement. Et ensuite, en emmêlant trop les choses, je ne serais parvenu à rien si ce n'est à mettre un terme à l'espoir que, d'ici mille cinq cents ans, il y ait là-bas un autre Trafalgar Medrano qui sera curieux et viendra ici, fourrer son nez et modifier le cours de l'histoire à qui, comme elle se porte pour le moment, un petit changement ne ferait pas de tort.

Je fus moi aussi sur le point de défaillir. Une femme qui s'appellerait comme moi, qui aurait une chatte de gouttière avec des airs de princesse, allait-elle, d'ici cinq siècles, s'asseoir dans sa cuisine pour écouter le récit d'un voyage qu'aurait fait un homme du nom de Trafalgar Medrano en un monde vert et bleu, dans un système de neuf planètes gravitant autour d'une étoile, à l'autre bout d'un univers infini, symétrique et terrifiant?

-Je vais prendre un peu de café, moi aussi -dis-je.

La chatte bondit sur le sol. Et cette femme allait-elle se demander si cinq siècles plus tôt il y avait eu une femme qui?

-Donne-lui à manger; elle a faim -dit Trafalgar.

-Tais-toi -lui répondis-je-. Laisse-moi réfléchir.

-Tu vas bien avoir le temps de réfléchir. Donne-moi du café, à moi aussi, et je te raconte comment tout s'est terminé.

Je donnai de la viande hachée à la chatte et son café à Trafalgar, et je pris le mien, qui était brûlant.
-J'y suis resté deux mois -déclara-t-il-. En l'occurrence assez longtemps pour que mon char volant et moi nous entreprenions de coloniser tout un continent. L'automne atteignait déjà la Castille et l'Aragon et c'était le printemps ici -je veux dire là-bas, tu me comprends- lorsqu'un matin, un peu comme celui-ci mais affligeant, en quittant mes appartements, je me suis retrouvé nez-à-nez avec le petit curé. Je me suis rendu compte que c'était moi qu'il attendait et que cela sentait mauvais. Ce n'était pas le petit curé qui sentait mauvais mais bien ce qui me tombait dessus. Le petit curé était une des rares personnes de la cour à être propre. Sa bure ou sa soutane ou quel que soit son nom était fort usée et même rapiécée, les coudes en étaient brillants, mais son odeur ne te soulevait pas le coeur. Il n'avait pas d'odeur. Doña Francisca Maria Juana de Soler y Torrelles Abramonte, pas davantage; et il y en avait quelques-uns qui, comme elle, n'avaient pas d'odeur. Ce n'était pas une question de se laver ou pas, mais un problème de glandes, je suppose.
-Bon, mais le petit curé?
-Je t'ai déjà dit qu'il n'avait pas d'odeur.
-Ne deviens pas agaçant. Que voulait-il?
-Que je m'en aille, voilà ce qu'il voulait. Le petit curé avait ses aspirations. Il avait favorisé les projets de l'Amiral non parce qu'il croyait que l'on pouvait atteindre Cipango par l'Ouest -et il va sans dire qu'il n'imaginait même pas qu'il pût y avoir un autre continent à l'Ouest- mais bien à toutes fins utiles. Il aurait pu être un bon joueur d'échecs, ce type. Ce qu'il voulait lui, c'était le pouvoir, et le pouvoir occulte, qui procure autant de satisfactions que l'autre mais est beaucoup moins dangereux.
-Mais s'il l'avait déjà, pourquoi ne restait-il pas tranquille?
-Il voulait le pouvoir, non seulement en Castille et en Aragon mais dans tous les mondes possibles. Tu m'as appris à être modeste et désintéressé et c'est pourquoi je le gênais. Parce que lui s'était borné à tisser des intrigues tandis que moi j'avais réalisé des choses importantes et tangibles. J'avais non seulement contribué à l'expansion du royaume -et pas un peu!- mais j'avais manoeuvré avec une efficacité surnaturelle et les petits esprits mesquins et pas convaincus comme le sien se sentent fort mal à l'aise quand ils doivent regarder le surnaturel en face.
-Je ne comprendrai jamais la soif de pouvoir.
-Tu es à moitié sotte et irrécupérable. C'est là, dans le corridor qu'il m'a, pour la première fois, adressé la parole. Il avait une petite voix semblable à sa soutane: vieille et rapiécée. Il me dit bonjour, bien que ce ne fût pas l'heure, et me demanda si je ne croyais pas que la véritable sagesse consistait à se servir des forces de l'adversaire à son profit personnel. A cette heure-là, sans avoir déjeuné et après une nuit plutôt agitée, je n'avais pas la tête à des tables-rondes mais je devais savoir ce qui se tramait et je lui répondis que, dans certains cas, c'était effectivement une attitude judicieuse. Il sourit et me dit que c'était précisément ce qu'il avait fait en observant mon manège, c'est textuellement ce qu'il m'a dit, en observant mon manège. Je me mis en route du côté où je savais qu'il y avait quelque chose à manger, et lui m'accompagna. Et c'est alors qu'il m'a dit devoir m'avertir qu'il n'avait plus besoin de moi. Comme je ne lui répondais pas, il m'a sorti carrément: "Le moment est venu de retourner d'où vous venez, seigneur de Medrano". Là-dessus, je me suis arrêté et je lui ai dit que c'était à moi d'en juger. "Ah, non, non, non", me dit-il; et il m'expliqua que si je ne m'en allais pas sur-le-champ, il dénonçait doña Francisca Maria Juana de Soler y Torrelles Abramonte pour adultère, pour avoir eu des relations charnelles avec un suppôt de Satan. Je me suis rendu compte que le type avait tous les atouts dans son jeu et que j'étais cuit, parce que s'il pouvait le prouver -et il le pouvait-, tout ce que nous avions fait s'écroulait. Je parvins à poursuivre la discussion mais en vain: le petit curé avait peut-être une bure rapiécée mais il devait avoir de la galette cachée sous son matelas car il avait acheté mes domestiques et quelques-uns de ceux qui avaient effectué les voyages avec moi. Il savait non seulement que je couchais avec une femme mariée mais que je buvais d'étranges breuvages noirs et que

je crachais du feu par la bouche et les narines quand j'étais seul. L'Inquisition n'allait pas se faire prier avec de tels témoins, et quelques autres qu'il pouvait toujours trouver moyennant un peu d'argent et en jouant sur la peur de l'enfer. Je me suis avoué vaincu et je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il voulait que je m'en aille, c'était tout. Si je regagnais instantanément les abîmes infernaux dont j'étais sorti, il ne remuerait pas le petit doigt pour me perdre ni pour saboter la conquête, je veux dire, la colonisation, parce que cela ne l'arrangeait pas outre mesure. Et elle?, lui demandai-je. Il s'en moquait comme de l'an quarante. Comme je te l'ai dit, ce n'était pas la première fois qu'elle s'envoyait en l'air avec un autre, et le petit curé, qui le savait, se souciait bien moins de la morale et des bonnes moeurs que de tirer les ficelles du trône. J'ai donc pris mes cliques et mes claques.

-C'est dommage.

-Je ne sais pas. C'était un bon moment pour disparaître. L'Amiral n'allait pas mourir pauvre et abandonné mais bien couvert de gloire, d'honneurs et d'or. Personne n'allait tuer et se faire tuer en cherchant l'Eldorado, et toute l'Amérique allait un jour parler l'espagnol.

-En es-tu sûr?

-Non, bien sûr que non, mais je peux me permettre le luxe de présumer que oui. J'ai donc improvisé de toutes pièces une expédition en Australie, afin de voir ce qui pouvait être fait de ce côté; j'ai songé sérieusement à emmener dans le tacot, en contrebande, doña Francisca Maria Juana de Soler y Torrelles Abramonte mais j'y ai renoncé; j'ai dit au revoir à tout le monde et attendez-moi pour l'heure du thé, salut gamine, puis je m'en suis allé. Il y en a un qui voulait à tout prix m'accompagner en Australie et c'était Yañez, mais comme il avait une charge de gouverneur au nouveau monde, je lui ai démontré qu'elle était plus importante et il est resté. Quant à elle, elle a dû pleurer jusqu'à ce qu'elle m'ait trouvé un remplaçant et j'ai dû passer dans la légende comme un héros englouti par l'inconnu tandis que le petit curé aura secrètement pris place sur le trône qui gouverne tout un continent.

Trafalgar et moi nous nous sommes tus. Je suis ensuite

allé voir s'il pleuvait toujours et, oui, il pleuvait toujours, mais il commençait à y avoir des éclaircies vers le Sud. La chatte est sortie au jardin, a examiné le problème du climat et est rentrée avec ses petites pattes mouillées. J'ai protesté. Trafalgar était toujours assis à la table de la cuisine, en face d'une tasse vide.

-Pendant le voyage, j'ai eu le temps de penser à beaucoup de sottises -a-t-il déclaré tandis que je faisais l'inventaire de ce qu'il y avait dans le frigo-. J'espère que le petit curé aura obtenu ce qu'il voulait et qu'il ne s'en sera pas pris à elle. Et que le vieux aura succombé à la peste noire. Et que Yañez se sera retrouvé Vice-Roi de l'Amérique du Nord. Et qu'un jour, eh bien, tu serais au courant.

-C'est ça -lui ai-je dit-. Que préfères-tu? Des rognons au vin blanc avec du riz ou des vermicelles au beurre noir avec un morceau de foie au persil?

Une décision qui portera à conséquence dans cinq cents ans est une lourde responsabilité:

-Des rognons -dit-il gravement.

LOS EMBRIONES DEL VIOLETA
(**LES EMBRYONS DE VIOLETTE**)

EST DISPONIBLE SUR NOTRE SITE
www.idesetautres.be

EN FORMAT WORD ou PDF

SOUS LES JUBEAS EN FLEURS.

En ce temps-là, les hommes les plus en vue, les héros les plus admirés, étaient ceux qui découvraient de nouveaux mondes. Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492; Roald Amundsen a, lui, atteint le Pôle Sud en 1911; Vasco Núñez de Balboa a découvert l'Océan Pacifique en 1513; Jean et Sébastien Cabot, Terre-Neuve et le Canada en 1497; Pedro Alvarez de Cabral, les côtes du Brésil en l'an 1500. On en rabâchait les oreilles des enfants, non sans insister sur le fait que l'homme disposait dès lors d'un vaste théâtre d'explorations.

Je suis entré dans l'établissement pénitentiaire "Au Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs" à peine une heure après avoir atterri. Comme j'étais le Commandant du vaisseau, on m'avait réservé le traitement le plus sévère: on avait emmené mes hommes dans un autre pénitencier, au régime moins dur -c'est ce que l'on me fit comprendre-, et je ne devais jamais les revoir. Ce n'était pas que nous eussions commis quelque grave délit en débarquant là, ni qu'ils considérassent tous les étrangers comme de dangereux délinquants; c'était quelque chose de beaucoup plus simple et, pour employer le terme adéquat, quelque chose de plus infernal.

Le "Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs" était un énorme bâtiment irrégulier, qui se dressait au beau milieu d'une plaine de salpêtre. Lorsque le soleil était au zénith, on ne pouvait pas jeter un regard à l'extérieur car la réverbération vous brûlait les yeux. Je ne suis jamais parvenu à connaître tout l'établissement, et je ne peux pas dire que c'est le temps qui m'ait fait défaut. Mais il s'agissait d'une construction complètement absurde, de bois et de pierre; il semblait qu'on l'avait commencée par la cour centrale, pavée et jalonnée de cellules. En réfléchissant au problème, assis dans un coin, je me suis dit que l'on avait ensuite construit les autres pavillons, les uns au-dessus des autres, ou les uns à côté des autres, et les anciennes cellules étaient devenues des bureaux ou des entrepôts. Il en résultait un amas de constructions, aux formes et aux grandeurs différentes, disposées n'importe comment et n'importe où, et toutes terriblement effrayantes. Il y avait des fenêtres qui donnaient sur d'autres fenêtres, des escaliers au milieu

d'une salle de bains, des couloirs qui obliquaient pour déboucher sur un mur aveugle, des galeries qui, à un moment donné, avaient peut-être dominé un espace où l'on avait ultérieurement construit, de telle sorte que c'étaient à présent des couloirs pourvus de balustrades et de garde-fous, des portes qui ne s'ouvraient pas ou qui s'ouvraient sur un mur, des dômes qui avaient été transformés en chambres, dans lesquelles il fallait se plier en deux pour entrer, des pièces contigües qui ne communiquaient qu'à condition de faire un grand détour.

Mais j'anticipe un peu. On m'arrêta dès que j'eus mis pied à terre, on me lut un long mémorandum où étaient formulés les griefs d'accusation et on me conduisit au "Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs". Personne ne voulut répondre à mes questions concernant les autres membres de l'équipage, me dire s'il y aurait un jugement et si on pouvait avoir un défenseur. Personne ne voulut écouter mes explications. J'étais prisonnier, sans autre forme de procès. On releva la herse de l'entrée pour nous laisser passer et mes gardiens me livrèrent au Directeur de la prison, après lecture du même mémorandum. Le Directeur dit "Ah! Ah!" et il me regarda, avec mépris, je crois; non, je ne crois pas, j'en suis sûr. Il actionna une sonnette et deux geôliers en uniforme entrèrent, des fouets à la main et des pistolets à la ceinture. Le Directeur dit: "Emmenez-le" et ils m'emmenèrent. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils me conduisirent dans une petite salle et m'ordonnèrent: "Déshabillez-vous!". Je me dis "ils vont me tabasser" mais je me déshabillai, je n'avais pas le choix. Néanmoins, ils ne me passèrent pas à tabac. Après avoir fouillé mes vêtements et confisqué mes papiers, mon stylo, mon mouchoir, ma montre, mon argent, et tout, absolument tout ce qu'ils trouvèrent, ils examinèrent ma bouche, mes oreilles, mes cheveux, mon nombril, mes aisselles, mon entrejambe, en souriant et en faisant des moues d'approbation ainsi que des commentaires sur la dimension, la forme et les capacités de mes organes génitaux. Ils m'étendirent sur le sol, sans ménagement, m'écartèrent les fesses et les doigts de pied, et me firent une nouvelle fois ouvrir la bouche. Ils finirent par me laisser me relever et me tendirent un pantalon et une chemise, sans plus, en me disant: "Habillez-vous!". "Et

mes vêtements?", demandai-je. Ils jetèrent le tout dans un coin, l'argent et les pièces d'identité y compris, et haussèrent les épaules. "Allons-y", dirent-ils. Ce fut la première fois que je me sentis perdu dans le bâtiment. Eux non: ils cheminaient avec la sûreté d'un éléphant savant, faisaient claquer des portes et parcouraient les couloirs en toute quiétude. Nous débouchâmes sur la cour et c'est là qu'ils me laissèrent.

Pieds nus, sur les pierres pas particulièrement arrondies du pavement, le corps endolori en plusieurs endroits mais blessé surtout au plus profond de ma dignité, je regardai ce qu'il y avait à regarder, un poids sur l'estomac et un autre sur le cerveau. C'était une cour ovale, énorme comme un amphithéâtre, peuplée de groupes d'hommes vêtus comme moi. Ils me regardaient, eux aussi. "Et maintenant, qu'est-ce que je fais?", pensai-je et je me souvins des brimades, telles que les bonds sur une couverture, le goudron et les plumes, et des choses pires encore, que l'on fait subir aux nouveaux, et moi j'étais là, les mains nues. "Qu'allais-je pouvoir faire contre tant d'autres?" Ils me laissèrent seul un bon moment. J'essayai d'avoir l'air d'un criminel endurci, mais j'étais mort de peur. L'un d'eux se détacha enfin de la masse et s'approcha de moi: il était fort jeune, avait les cheveux frisés et le visage gonflé du côté gauche.

-L'un de mes désirs les plus vifs pour le moment -me dit-il-, outre celui de liberté et celui du pardon de mes aînés, c'est que votre dieu vous accorde des heures heureuses et paisibles, mon bon monsieur.

J'aurais dû répondre quelque chose, mais j'en fus incapable. Cela me laissa d'abord estomaqué; je songeai ensuite que c'était le prélude à une cruelle plaisanterie collective; et enfin, je me dis que c'était un homosexuel qui utilisait une curieuse tactique pour me faire des avances. Eh bien, non. Le garçon me souriait et m'invitait à le suivre.

-L'Ancien Maître m'a envoyé pour vous demander si vous voulez vous joindre à nous.

-J'en serais enchanté -lui répondis-je.

Mais le garçon resta cloué sur place et battit des mains:

-Vous avez entendu? -cria-t-il de toutes ses forces, s'adressant aux prisonniers de l'énorme cour-. Vous avez entendu? Le monsieur étranger est enchanté de se joindre à nous!

"C'est ici -songeai-je- que ça va être ma fête". Je m'étais trompé une nouvelle fois; sous peu, cela allait devenir une habitude. Les autres, après avoir approuvé d'un signe de tête, ne s'occupèrent plus de nous, de sorte que le garçon me prit par le bras et me conduisit au bout de la cour le plus éloigné.

Il s'y trouvait dix à douze hommes, qui entouraient un vieillard fort âgé, et nous nous sommes approchés.

-Ils m'ont envoyé, moi -dit le jeune homme en s'exprimant avec difficulté-, parce que je suis le plus jeune et que l'on peut attendre de moi que je sois suffisamment indiscret pour demander quelque chose à une personne, aussi illustre soit-elle.

"Cela m'apprend au moins -conclus-je- que je ne dois pas poser trop de questions".

-Soyez le bienvenu, cher monsieur -le très vieil homme avait levé son visage plein de rides et à la bouche édentée, en s'adressant à moi avec une voix de contralto-. A ce que je vois, votre dieu vous a accompagné jusqu'en cet endroit reculé.

J'avoue que j'ai regardé autour de moi, en cherchant mon dieu.

Ceux qui étaient accroupis se levèrent et se serrèrent pour me faire de la place. Quand ils se rassirent, le garçon attendit que j'en fasse autant, et c'est pourquoi je m'accroupis en imitant les autres, et alors seulement il prit place à son tour.

Je n'avais apparemment rien interrompu car ils étaient tous plongés dans le silence et ils le gardèrent encore un bon moment. Je me demandai si l'on attendait que je dise quelque chose, mais qu'aurais-je pu dire si seules des questions se présentaient à mon esprit, or je m'étais rendu compte que poser des questions était malvenu.

Le très vieil homme dit soudain que l'aimable étranger devait sans doute avoir faim, et comme l'aimable étranger c'était moi, je m'aperçus que le poids sur mon estomac c'était effectivement dû à la faim. Ce n'était pas le cas du poids sur mon cerveau, dont je ne pus me débarrasser que lorsque je quittai le "Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs" et encore, pas tout-à-fait. Je dis que oui, que

j'avais faim mais que je ne voulais déranger personne et que j'aimerais seulement savoir quelles étaient les heures des repas. J'espérais avoir respecté leur style et que ce que je venais de dire n'avait pas été pris pour une question. Le très vieil homme marqua son approbation et dit, sans s'adresser à quelqu'un en particulier:

-Apportez à cet aimable monsieur et compagnon -je crois que nous pouvons dès à présent le considérer à ce titre-, apportez-lui de quoi se restaurer.

Tout en imitant autant que possible les hochements de tête des autres, j'esquissai un demi-sourire d'assentimement. J'avais mal aux mollets, mais je restai accroupi.

Le très vieil homme déclara alors:

-Continuons.

Et l'un des hommes accroupis se mit à parler, comme s'il poursuivait une conversation qui venait d'être interrompue:

-A mon avis, il existe deux catégories de nombres: ceux qui servent à mesurer le réel et ceux qui servent à interpréter l'univers. Ces derniers n'ont besoin d'aucune connexion avec la réalité parce qu'ils ne sont pas composés d'unités mais bien de signifiés.

Deux autres se mirent à parler simultanément:

-Il se peut que, superficiellement, il semble n'exister que deux catégories de nombres mais je crois que leurs catégories sont infinies -dit l'un.

-Le nombre en soi n'existe pas, bien qu'il puisse être représenté. Mais nous devons tenir compte du fait que la représentation d'une chose n'est pas cette chose mais bien le vide de cette chose -dit l'autre.

Le très vieil homme leva une main et dit que l'on n'allait pas pouvoir poursuivre la discussion si de tels désordres se reproduisaient. Et, pendant que j'essayais de deviner ce que l'on attendait de moi, si je devais ou non dire quelque chose, et quoi dans l'affirmative, celui qui était allé me chercher de la nourriture arriva et je me mis à manger.

Il y avait, dans une écuelle en bois, une pâte rougeâtre et brillante, qui nageait dans un bouillon épais. Je portai, à l'aide de la cuillère, également en bois, la mixture à ma bouche, et elle se révéla avoir un goût vaguement marin, comme de coquillages très cuits dans une

sauce douce qui avait elle-même un arrière-goût aigre. A la deuxième bouchée, cela me parut appétissant et, à la troisième, exquis. Lorsque j'appris qu'il s'agissait d'embryons de solomantides, cuits dans leur jus, j'en avais déjà trop mangé, et puis je les aimais et cela m'était égal. Mais ce premier jour je nettoyai l'écuelle à force d'y puiser; on m'apporta ensuite de l'eau. J'étais repu, bien repu, et je me demandais si je devais ou non roter. Le problème se résolut de lui-même entre la pression physique et mon corps accroupi, et comme tout le monde sourit, cela me rassura. J'avais déjà les jambes ankylosées et les coudes rivés à mes cuisses, mais je continuai à prendre patience. Et eux continuèrent à parler de nombres. Lorsque quelqu'un déclara que non seulement les nombres n'existaient pas mais qu'ils n'existaient même pas en tant que symboles et, plus encore, qu'ils n'existaient pas du tout, quelqu'un d'autre se mit à mettre en doute l'existence de toute représentation symbolique, et de là l'existence de toutes les choses, de tous les êtres, et de l'univers même. J'étais, quant à moi, sûr au moins de ma propre existence. Et c'est alors que la nuit se mit à tomber et qu'il commença à faire froid. Personne ne bougea cependant tant que le très vieil homme n'eût pas déclaré finie la journée, comme s'il avait été Dieu le Père en personne. Cela me fit songer à mon propre dieu et je commençai à me demander où il avait bien pu se fourrer.

Le très vieil homme se leva et tous les autres l'imitèrent, moi y compris. Les autres groupes commencèrent à en faire autant; il faisait froid et le corps me faisait mal, surtout les jambes. Nous nous dirigeâmes à petit pas vers une porte par laquelle nous entrâmes. C'est la deuxième fois que je me suis senti perdu. Nous nous enfonçâmes dans le bâtiment, traversant les endroits les plus compliqués, pour déboucher dans une grande salle, pourvue de fenêtres d'un côté, du moins de fenêtres qui donnaient sur un espace libre, par où l'on voyait le ciel en regardant vers le haut, parce que sur l'autre mur plus court -je ne sais pas si j'ai dit qu'il s'agissait d'une salle vaguement hexagonale- il y avait des fenêtres qui donnaient sur un mur en pierre. Par terre, il y avait des grabats; d'un côté, un grand poêle, et des portes, dont une qui occupait même tout un coin. Le très vieil homme m'indiqua un en-

droit et me signifia que c'était là que je dormirais après avoir fait ma toilette. Nous y fûmes tous et nous nous lavâmes; nous fîmes nos ablutions dans des cuvettes fixées au plancher et nous évacuâmes dans des trous sous lesquels on entendait couler l'eau. Et, en revenant, tout comme quand j'avais découvert que j'étais affamé, je découvris que j'avais sommeil et je décidai de remettre au lendemain le problème de mon avenir, en l'occurrence ma situation légale et ma fuite éventuelle. Mais préoccupé comme je l'étais des coutumes des prisonniers, j'attendis de voir ce que faisaient les autres, et les autres attendaient que le très vieil homme se couche, ce qu'il fit, contre toute attente, à même le sol et non sur un grabat plus grand ou plus moëlleux, que j'avais vainement essayé de localiser. Les autres se couchèrent aussi et je fis de même.

Mais je ne trouvai pas facilement le sommeil. J'étais sur le point de m'endormir quand je dus me résigner à attendre, parce que tous les autres semblaient parler en même temps. Je me dis qu'ils devaient être en train de parler de moi, ce qui était assez compréhensible, et j'ouvris les yeux subrepticement pour les observer mais j'étais une nouvelle fois dans l'erreur. Deux autres étaient, comme moi, couchés et semblaient dormir. Mais les autres débattaient d'un problème difficile et le très vieil homme arbitrait. Jusqu'à ce que l'un des hommes lui demandât d'en désigner trois, parce que ce soir-là ils étaient nombreux. "Nombreux quoi, pensai-je, trois quoi?" Je fermai les yeux. Quand je les rouvris, le très vieil homme avait désigné trois prisonniers qui se déshabillaient en silence. Je me mis à regarder, sans chercher à savoir s'ils me voyaient ou pas. L'un des trois était le jeune garçon au visage gonflé. Les autres regardaient les trois hommes nus, les touchaient, semblaient se décider pour l'un d'eux et le plaçaient à côté d'eux, soigneusement, sans précipitation ni anxiété, et je les vis se coucher sur eux, prendre leur plaisir et ensuite se retirer pour laisser la place au suivant. Tous trois se laissaient faire, en gardant les yeux fermés, sans protester ni éprouver d'extase, et le très vieil homme ne bougeait pas de son plancher. Quand ils furent tous satisfaits, chacun se coucha sur son

grabat, tandis que le jeune garçon et les deux autres entraient dans la salle de bains et, comme la porte était entrouverte, j'entendis couler l'eau. Ensuite, je m'endormis.

Le lendemain, je fus éveillé par de hauts cris, poussés non par les prisonniers, bien entendu, mais bien par les geôliers. Ils étaient sur le pas de la porte qui faisait le coin, le fouet à la main et le pistolet à la ceinture, criant des insultes, "debout charogne ordures immondes fils de pute dégoûtants saloperies", mais ils n'entraient pas ni ne s'approchaient. Les hommes se levaient et cherchaient leurs habits à tâtons car beaucoup dormaient nus, étant donné la chaleur dégagée par le poêle qui restait en vase clos à cause des planches et des pierres omniprésentes. Je me levai à mon tour. Les geôliers s'en allèrent et nous nous soumîmes une nouvelle fois aux cérémonies du bain et des ablutions. J'aurais donné n'importe quoi pour un café mais, guidés par le très vieil homme, nous nous rendîmes dans la cour, à l'endroit où nous étions la veille. Ils s'accroupirent tous autour du vieil homme et je décidai de voir ce qui se passerait si je m'asseyais à même le sol, les jambes croisées. Il ne se passa rien et je restai ainsi, à rêver d'un petit déjeuner chaud.

Avant que le très vieil homme ne dise "continuons" -j'aurais parié n'importe quoi qu'il était sur le point de le dire-, un homme d'un autre groupe s'approcha et tous les visages des membres du nôtre, le mien y compris, se levèrent pour le regarder.

-Que le jour nouveau -dit l'arrivant- soit fertile en moments heureux, de méditation et de repos.

Le très vieil homme sourit et dit à quelqu'un:

-Invitez l'aimable compagnon à se joindre à nous.

L'un des nôtres déclara:

-Considérez que nous serons extrêmement heureux si vous consentez à vous joindre à nous, aimable compagnon.

-Je suis seulement envoyé par mon Maître -répondit l'autre-, qui demande l'autorisation de l'Ancien Maître pour que l'un d'entre nous, désireux d'élargir sa vision de la sagesse du monde, passe quelques heures auprès de vous; il est bien entendu que nous subviendrons à ses besoins alimentaires et hygiéniques.

-Dites à votre aimable compagnon -déclara l'Ancien Maître- que cela nous ferait plaisir qu'il en soit ainsi.

L'homme de notre groupe, qui avait parlé antérieurement, répéta le message; l'autre s'en alla et, au bout d'un moment, arriva l'invité, qui se joignit à nous; ensuite, on se lança dans une nouvelle discussion incompréhensible au sujet des nombres. Je tentai d'y comprendre quelque chose mais tout cela me semblait ou trop bête ou trop profond, et en outre j'avais faim.

Je me mis à réfléchir à mon problème, non à celui de la faim, qui pouvait attendre, mais à la façon de sortir de là. Il était évident que je devrais demander comment obtenir une entrevue avec le Directeur, mais je n'osais pas poser de questions, à cause de ce qu'avait dit le garçon au visage gonflé. Et, en pensant à lui, deux idées se présentèrent à mon esprit: primo, ce qui s'était passé la nuit précédente dans le dortoir et, secundo, une façon de m'en faire un allié et, cela obtenu, faire en sorte qu'il m'aide. Je le cherchai du regard et ne le trouvai pas. Je me tournai à demi et le vis à ma droite, accroupi un peu derrière moi, me touchant presque. "Splendide", me dis-je, et j'attendis un de ces entractes si fréquents dans cette discussion sur les nombres. Quand tous se turent, m'efforçant de ne plus penser à lui alors que, nu, il était aplati sous les autres hommes du dortoir, je me retournai et lui dis:

-Il faudrait faire quelque chose pour que cette dent ne vous ennuie plus.

Il me sourit comme la veille, comme s'il ne lui était rien arrivé, et il me répondit que son dieu déciderait du moment où sa douleur devait prendre fin. "Continuons" décidai-je. Je lui répondis que je pouvais voir, comme ça, que je pouvais voir si son dieu était disposé à ce que sa douleur cesse, parce que j'étais l'instrument désigné pour l'arrêter. Il me regarda comme s'il ne me comprenait pas et je craignis d'avoir commis une erreur quand ses yeux se mirent soudain à briller et il s'en fallut de peu qu'il ne sautât de joie.

-Tout ce que vous devez faire -lui dis-je-, c'est me procurer une paire de pinces.

Il fit un signe de tête affirmatif et alla s'agenouiller devant l'Ancien Maître. Il s'ensuivit une longue con-

versation, au cours de laquelle le jeune garçon demandait une autorisation et expliquait ses raisons tandis que le très vieil homme les acceptait et donnait l'autorisation. Le jeune garçon s'en alla, l'invité me regardait avec étonnement comme si j'avais été un monstre à trois têtes tandis que les discussions sur les nombres, ou quelles qu'elles furent, cessèrent complètement. J'avais toujours faim et l'Ancien Maître se lança dans une parabole.

-A une époque fort lointaine -raconta-t-il-, il y avait un pauvre homme qui sculptait des statues pour subsister. Mais peu de gens en achetaient et le sculpteur s'appauvrissait toujours davantage, si bien que les statues étaient de moins en moins belles et ressemblaient de moins en moins au modèle. Quand le sculpteur avait passé plusieurs jours sans manger, les statues que pétrissaient ses mains étaient extravagantes et ne ressemblaient plus à rien. Son dieu eut alors pitié de lui et décida d'en faire un si grand prodige qu'on accourrait de partout pour le voir. Et il fit en sorte que les statues sculptées prennent vie. En voyant cela, le sculpteur s'effraya, mais il réfléchit ensuite: "Des curieux, des savants et des gens viendront de pays lointains pour assister à ce prodige et je serai riche et puissant". Les belles statues animées, sculptées pendant les jours de pauvreté mais avant la faim, le saluaient et lui souriaient. Mais les statues monstrueuses le menaçaient et lui faisaient des grimaces malignes, et la dernière qu'il avait sculptée s'approcha de lui, en se traînant sur ses membres informes, pour le dévorer. Le sculpteur implora la clémence en poussant des cris tels que son dieu eut à nouveau pitié de lui et réduisit en cendres les statues monstrueuses, ne laissant animées que les plus belles. Et le sculpteur découvrit parmi ces dernières une femme très belle avec qui il se maria et fut heureux pendant quelque temps; il s'enrichit également en montrant aux curieux et aux savants ses statues animées. Mais, bien qu'elle fût en chair et en os à la suite du prodige opéré par le dieu du sculpteur, la femme avait conservé son coeur de pierre et elle le martyrisa sans pitié pendant le restant de ses jours, tant et si bien que, en larmes, il demanda souvent à son dieu de rendre ses statues à la vie inanimée, même s'il

devait en perdre ses richesses, pourvu qu'il fût débarrassé de sa femme. Mais, cette fois-ci, son dieu ne voulut pas l'écouter.

Je me pris à songer à la signification de cette parabole et au rapport qui pouvait exister entre elle et la dent du garçon. Il était évident que tous les autres semblaient avoir compris car ils souriaient, hochaient la tête et regardaient l'Ancien Maître, puis me regardaient moi, mais je ne fus pas plus avancé; je souris donc, sans regarder personne, et, cette fois-ci, j'avais vu juste. Tous, mon estomac excepté, semblaient être au comble de la satisfaction.

Sur ces entrefaites, le garçon revint avec une paire de pinces. En bois. Il me la tendit. J'allais devoir me débrouiller avec ça et j'en fus désolé pour lui. Je pris les pinces et lui dis, le plus gentiment possible, que je devais connaître son prénom afin de devenir l'instrument de son dieu. Je m'étais mis dans la tête que je devais savoir comment il s'appelait.

-Lequel de mes prénoms? -demanda-t-il.

Il y avait apparemment des questions que l'on pouvait poser. Mais ce qui était gênant, c'était que je ne savais pas quoi lui répondre.

-Le prénom que je dois utiliser -fut l'idée qui me traversa l'esprit.

J'avais, une fois de plus, mis dans le mille.

-Sadropersi -me répondit-il.

Pour moi, ce devait toujours être Percy.

-Eh bien, Sadropersi, couchez-vous sur le sol et ouvrez la bouche.

Il me semblait que j'avais fini de me tromper et je me sentais sûr de moi.

Il se coucha et ouvrit la bouche, non sans regarder auparavant du côté de l'Ancien Maître, et je fis signe à plusieurs autres de lui tenir respectivement les bras, les jambes et la tête. Cela me donna beaucoup de travail mais je parvins à extraire sa dent. Je dus procéder avec lenteur, en la remuant d'un côté et de l'autre avant de tirer, afin de ne pas casser les pinces. Cela devait lui faire un mal de tous les diables mais il ne bougea pas ni ne se plaignit une seule fois. Les larmes coulaient sur son visage et le sang lui inondait la bouche; j'avais

peur qu'il s'étouffe et, de temps en temps, je lui relevais la tête et le faisais cracher. Je finis par exhiber la dent au bout des pinces et tout le monde poussa un soupir comme si c'était à chacun que j'avais extrait une dent.

L'Ancien Maître sourit et raconta une autre parabole:

-Il était une fois une femme qui faisait frire des tourtes dans l'huile en attendant son mari. Mais elle épuisa sa réserve d'huile et il lui restait de la pâte à faire frire. Elle se rendit chez un de ses voisins pour lui demander de l'huile mais celui-ci la lui refusa. Elle s'adressa alors à un autre de ses voisins, qui lui refusa également l'huile pour achever de faire frire sa pâte. Contrariée, la femme commença à crier et à se répandre en invectives sur le seuil de porte de sa demeure, suscitant la curiosité des passants, jusqu'à ce que l'un d'eux lui criât: "Fabrique toi-même ton huile et ne fais pas de l'esclandre!". La femme se dirigea alors vers le potager de sa maison et récolta les graines de la plante "zyminia"; elle les moulut et les pressa dans un linge, extrayant ainsi l'huile dont elle avait besoin. Quand son mari arriva, elle lui présenta les tourtes sur deux plats et lui dit: "Celles-ci sont préparées avec l'huile achetée chez le fabricant, et celles-là sont préparées avec l'huile que j'ai extraite de la plante du nom de "zyminia"; le mari goûta aux tourtes des deux plats et trouva celles qui avaient été frites dans l'huile extraite par sa femme bien plus savoureuses que les autres.

Percy avait un sourire plus large que les autres, et moi aussi; de surcroît, je hochais la tête. Je serais à présent en mesure, après avoir laissé s'écouler un peu de temps, de demander au garçon de m'indiquer le moyen de parvenir jusqu'au Directeur. Et pendant que je pensais à cela et à mon estomac vide, l'heure du repas arriva. Il n'y eut rien pour l'annoncer, ni cloche, ni appel, ni geôliers avec un fouet, rien. Mais l'Ancien Maître se leva et, après lui, tous les autres; nous nous dirigeâmes vers l'une des portes et gagnâmes l'intérieur chaud de la prison. Après quelques passages difficiles que nous franchîmes, le très vieil homme en tête, nous atteignîmes le grand réfectoire, qui se trouvait au premier

étage. Nous montâmes et descendîmes si souvent et tant d'escaliers que si l'on m'avait dit que j'étais au sixième étage, je l'aurais cru. Mais, par les fenêtres, on voyait le rez-de-chaussée, les auvents et les balcons des autres étages et la plaine blanche sous le soleil. Des hommes, nombreux, s'affairaient autour des fourneaux en pierre, installés à même le sol, et, en entrant, nous constituâmes des groupes, et nous dirigeâmes vers les fourneaux. Nous nous accroupîmes tous autour du nôtre et le cuisinier répartit entre nous les écuelles en bois, qui contenaient la pâte rougeâtre, et nous mangeâmes.

J'en vis d'autres qui faisaient ce que je brûlais d'envie de faire, c'est-à-dire en redemander; quand j'eus terminé ma ration, j'en demandai donc une autre. Je bus beaucoup d'eau et, comme la veille, fus repu.

Cette journée s'écoula sans autre fait notable et nous passâmes une nuit tranquille. Percy semblait être heureux et il me regardait avec reconnaissance. Il n'y eut pas d'autre repas de la journée, mais la faim ne me tenailla plus. Comme le problème de la nourriture et celui de la dent de Percy étaient résolus, il me fallait réfléchir à la façon de parvenir jusqu'au Directeur et à ce que je lui dirais quand je le verrais. Mais, lorsque je me couchai, j'avais tellement sommeil que je m'endormis avant d'avoir pu échafauder le moindre plan.

Le lendemain matin, ce furent les insultes et les cris des geôliers, reçus par les prisonniers avec la même indifférence. Ce furent ensuite les discussions dans la cour, le repas, puis d'autres discussions, toujours au sujet des nombres, et une nouvelle nuit. Je décidai de parler à Percy dès le lendemain. Mais, à ce moment précis, j'avais besoin de quelque chose qui était plus urgent: je voulais prendre un bain. Avant que nous nous couchions, je déclarai à Percy:

-Sadropersi, cher ami -j'essayais d'apprendre ou du moins d'imiter la façon de parler des prisonniers-, je voudrais prendre un bain.

Percy prit un air fort soucieux:

-Vous voulez prendre un bain, aimable monsieur? -me demanda-t-il, en regardant de tous côtés-. Ce sont messieurs les geôliers qui nous donnent notre bain.

-Ne me dites pas que ces brutes nous frottent le dos avec des gants de crin.

-Ces chers messieurs les geôliers -(il semblait que je n'aurais pas dû les qualifier de brutes)- soumettent les prisonniers à des fumigations, les désinfectent et leur font périodiquement prendre un bain, excellent monsieur et compagnon.

-Admettons -dis-je-. C'est pour quand la prochaine séance de fumigation, de désinfection et de bain?

Percy ne le savait pas. Il estima qu'elle pouvait avoir lieu bientôt car la dernière séance s'était déroulée, voilà quelque temps; je dus me contenter des ablutions dans la cuvette.

Cette nuit-là fut également tranquille et, avant de m'endormir, je m'appesantis sur mon sort. Moi, un découvreur de mondes, j'étais prisonnier dans un pénitencier ridicule portant un nom ridicule, parmi des gens qui parlaient de façon ridicule; j'étais humilié et non pas victorieux, offensé et non pas porté aux nues. Et que pouvait-il être advenu de mon vaisseau et de mes hommes? Et ce qui était plus important: Comment allais-je faire pour sortir de là? Et, après avoir remué ces noires pensées, je m'endormis.

Le lendemain, j'abordai à nouveau Percy, à l'écart dans la salle de bains, et lui fis part de mon désir de voir le Directeur.

-Personne ne peut parvenir jusqu'à l'illustre Directeur, aimable monsieur.

Je me retins pour ne pas invoquer à voix haute et grossièrement la mère du Directeur et la mère de Percy.

-Dites-moi, aimable Sadropersi, et si quelqu'un provoque une bagarre, on ne l'emmène pas chez le directeur?

J'étais en train de poser des questions, trop de questions, mais ce n'était pas ce qui semblait attirer l'attention de Percy.

-Une bagarre, excellent monsieur étranger et aimable compagnon! Personne ne provoque de bagarres.

-Bien sûr, je le sais. Mais dans le cas théorique et fort improbable où je commencerais à me battre dans la cour, on ne me conduirait pas chez le Directeur pour m'infliger une sanction?

Il sembla réfléchir à la question.

-Personne ne se battrait avec vous, aimable compagnon -

finit-il par dire.

"Maudit sois-tu, Percy", pensai-je, et je lui souris à pleines dents:

-Bon, bon, oublions cela, c'était une question académique.

Il sourit lui aussi:

-On pourrait dire beaucoup de choses positives au sujet des académies, illustre monsieur.

Il m'avait qualifié d'"illustre", ce qui était un honneur, peut-être en souvenir de la dent. Le visage dégonflé, il était beau garçon et il était compréhensible, dès lors, qu'on le choisît lui pour l'amour charnel; je me sentis réellement inquiet. Quant à la remarque énigmatique sur les académies, je la laissai passer, au cas où, en mon honneur, il lui viendrait à l'esprit de remplacer le thème des nombres -auquel j'étais maintenant habitué- par celui des académies, au sujet desquelles je ne savais rien. Je n'en savais pas plus au sujet des nombres, du moins pas autant qu'eux.

Nous nous assîmes dans la cour jusqu'à l'heure du repas, mangeâmes puis renvînmes dans la cour, et l'Ancien Maître nous raconta une nouvelle parabole:

-Autrefois, les hommes étaient fort malheureux, car ils perdaient leurs biens, même les plus insignifiants et les plus petits, chaque fois qu'ils déménageaient. Ils emmenaient seulement leur femme, leurs enfants et leurs parents, du moins ceux qui pouvaient marcher: les très vieux étaient laissés sur place. Et tout cela parce que l'on n'avait pas encore inventé de moyens de transport. Les hommes voyageaient les mains vides, regrettant les ustensiles et les vêtements qui restaient à l'endroit qu'ils quittaient. Mais un homme, qui devait déménager dans une ville lointaine, avait une femme qu'il aimait profondément. La femme était malade, ne pouvait pas marcher, et l'homme se lamentait et pleurait en songeant qu'il devait l'abandonner. Il s'approcha du lit où elle était clouée et il l'étreignit tellement fort qu'il la souleva. Surpri , il fit quelques pas en portant sa femme dans ses bras, puis s'enhardit, sortit de chez lui en portant toujours sa femme et il se mit en route. Les gens sortaient de partout pour le voir passer et, soudain, ils comprirent tous qu'il était possible de transporter d'un endroit à un autre tout ce que l'on voulait. Et on

vit dès lors des tas de gens qui se mirent à transporter des meubles, des ustensiles, des tentures, des livres, des bijoux et des ornements, d'un endroit dans un autre. Cela dura longtemps et les gens allaient dans toutes les directions; les chemins et les sentiers étaient bondés de personnes heureuses qui se montraient mutuellement ce qu'elles transportaient, jusqu'à ce que tout le monde finît par s'habituer et que le fait de voir passer un homme portant un sac n'attirât plus l'attention.

Chaque fois que le très vieil homme racontait une parabole, je m'efforçais honnêtement d'en comprendre la signification, mais il va sans dire que je n'y suis jamais parvenu. Il en fut de même avec celle-ci relative à l'invention des moyens de transport, qui m'apparut absurde, bien que j'y songe de temps en temps et me demande ce qu'elle pouvait bien cacher d'important.

Ce soir maudit, il y eut une nouvelle assemblée parce que les hommes voulaient forniquer, et je ne me couchai pas; je restai auprès des autres et personne ne parut y prêter attention. L'Ancien Maître choisit à nouveau Percy et deux autres, qui n'étaient pas les mêmes que la fois précédente. Ceux-ci se déshabillèrent immédiatement, mais Percy se mît à pleurer aux pieds du très vieil homme en l'implorant de lui permettre d'être dans l'autre camp. Moi, je ne sais pas ce qui m'arrivait. Je plaignais le garçon et il me semblait que c'était vache de le mettre à contribution deux fois d'affilée s'il ne voulait pas mais, par ailleurs, j'étais content parce que j'avais envie de lui et j'avais honte pour les deux raisons, parce que j'avais envie de lui et parce que j'étais content.

L'Ancien Maître lui dit de sa voix douce de contralto qu'il lui pardonnait parce qu'il était trop jeune pour distinguer ce qui était convenable de ce qui ne l'était pas, mais que Percy savait bien qu'il n'était pas permis de discuter ses ordres, qu'il devait s'y conformer et faire ce qu'on lui ordonnait. Percy cessa alors de pleurer et marqua son approbation; le très vieil homme lui dit de demander lui-même, comme une faveur, qu'on lui permît d'être l'instrument du plaisir des autres. A ce moment-là, je me mis à haïr le vieux, mais tous, Percy y compris, trouvaient que ce qu'il avait dit était bien; Percy sourit et déclara:

-O Ancien, vénérable et illustre maître, je te prie de m'accorder la faveur spéciale -que ma méprisable personne ne mérite pas- d'éveiller le plaisir chez mes aimables compagnons.

Le très vieil homme joua encore une comédie immonde en feignant d'être indécis, et Percy dut insister. Je reculai, furieux, et décidai de ne pas prendre part à cette bassesse. Mais quand Percy se déshabilla et nous sourit, je m'approchai de lui tout en prenant bien soin d'être toujours dans son dos pour qu'il ne voie pas mon visage. Quand tout fut terminé, j'allai dormir, tranquille et triste.

Je m'étais à présent fait à la routine du réveil, mais il me sembla ce matin-là que les insultes des geôliers m'étaient plus personnellement et plus directement adressées. Je souhaitais presque qu'ils approchent avec leurs fouets et me fouettent. Non parce que j'avais sauté Percy mais parce que je me sentais si heureux. Par ailleurs, Percy me traitait comme tous les jours et je devais faire des efforts pour lui répondre avec naturel et le regarder.

Je devais me distraire, je devais à tout prix penser à autre chose et éprouver d'autres sentiments. Dans la cour, tandis que l'on parlait de nombres (voici une bonne question que j'ai entendue ce matin: "Peut-on, avec d'autres nombres, construire un autre univers, ou bien changer l'univers en changeant les nombres?"), j'ai repensé à la façon de sortir de là. L'évasion semblait être la seule possibilité qu'on me laissait, si j'en croyais Percy, et je n'avais aucune raison de ne pas le croire, puisque personne ne pouvait parvenir jusqu'au Directeur. Mais auparavant j'allais essayer de parler franchement à l'Ancien Maître, même si je le méprisais après ce qu'il avait fait à Percy, car il semblait être le personnage le plus important parmi les prisonniers. Je me demandai dans quel but le très vieil homme pouvait bien se trouver là. Assurément pour corrompre de tout jeunes hommes. Mais Percy? Et c'étaient là des questions que l'on ne pouvait certainement pas poser.

Après le repas, un autre homme d'un autre groupe s'approcha de nous pour demander la permission de saluer l'illustre étranger. J'étais déjà deux fois illustre , moi. Après les formalités d'usage, le très vieil homme

l'y autorisa, et nous échangeâmes saluts et bons voeux. Ce qu'il voulait -il ne me le dit pas; je dus le lui dire quand je m'en rendis compte-, c'était que je lui examine la bouche parce qu'une dent lui faisait mal. Je lui trouvai un gros trou laid dans une molaire de la mâchoire supérieure. Je lui dis que j'allais l'arracher et nous échangeâmes une autre kyrielle de bons voeux et, inévitablement, l'Ancien Maître raconta une parabole:

-Il y avait une fois, il y a longtemps de cela, un homme qui avait un multicorne, à l'aide duquel il labourait son champ. Il semait ensuite à l'époque propice et s'asseyait pour regarder pousser les jeunes plantes et, le moment venu, il faisait une abondante récolte. Mais, un jour néfaste, l'animal tomba malade et, voyant qu'il ne guérissait pas, l'homme résolut de le tuer, de vendre sa chair et sa laine, et c'est ce qu'il fit. Alors, comme il n'avait plus de bête de trait, il se mit à tirer lui-même sa charrue pour labourer sa terre; mais le travail avançait plus lentement et les semailles et la récolte prenaient du retard, et cette dernière n'était plus aussi abondante qu'auparavant. Un voisin, le voyant dans cette gêne, lui dit: "Malheureux, si tu avais été prudent et si tu avais attendu, l'animal se serait probablement guéri et tu ne serais pas à présent épuisé par le travail et appauvri par le manque de bonnes récoltes". Et l'homme, comprenant que son voisin avait raison, s'assit au bord de son champ et pleura longtemps.

"C'est très clair", me dis-je. Si l'homme n'avait pas tué l'animal, deux choses auraient pu se passer: soit, il aurait guéri et, dans ce cas, il aurait pu continuer à labourer son champ avec lui; soit, il serait mort, c'est-à-dire qu'il aurait pu, de toutes façons, vendre sa chair et sa laine. Mais, à part une condamnation superficielle de la hâte, je ne voyais pas ce qu'il y avait là d'important au point de susciter la vénération de tous. Je laissai la question en suspens parce que l'extraction imminente d'une autre dent avait fait de ma personne le sujet de la discussion et le très vieil homme expliquait à mon patient le délit que j'avais commis.

-L'honorable étranger a débarqué sur notre planète sans transmettre le moindre salut préalable à l'aide des feux de position de son vaisseau et sans faire trois tours sur lui-même -disait-il.

Je me sentis obligé de me défendre en voyant l'air triste avec lequel l'homme à la dent cariée me regardait.

-Tout d'abord -dis-je-, j'ignorais que ce monde était habité; et ensuite, même si je l'avais su, comment aurais-je pu être au courant du protocole qui exige les saluts lumineux et les tours sur soi-même? En outre, on ne m'a fait comparaître devant aucun tribunal et on ne m'a même pas donné l'occasion de me défendre, ce qui, sur mon monde, serait considéré comme un signe de barbarie.

Ils étaient tous fort graves et l'Ancien Maître me dit que la nature est la même partout, assertion avec laquelle je pouvais ou non être d'accord mais qui n'avait aucun rapport avec la conversation, et il ajouta que l'on ne pouvait pas alléguer l'ignorance d'une loi pour ne pas l'appliquer. Si je ne lui flanquai pas mon poing sur la gueule c'est parce que l'arrivée de Percy apportant les pinces en bois me permit de réfléchir un peu et de me rappeler que j'avais besoin de la bienveillance du très vieil homme. Je reparlai des prénoms, "Lequel de mes prénoms? Celui que je dois utiliser", et l'homme à la dent cariée me dit qu'il s'appelait Sematrodio. Je le fis s'étendre et recommençai mon travail. J'éprouvai plus de difficultés qu'avec Percy parce que sa dent était mieux ancrée que la molaire pourrie du pauvre garçon mais, en revanche, il perdit moins de sang, de sorte que j'obtins à nouveau un succès retentissant et que cela me valut d'être qualifié d'"illustre".

Par bonheur, il n'y eut plus d'autre parabole, ce jour-là, mais, le soir, l'Ancien Maître me fit appeler auprès de lui et, après avoir tari d'éloges, il m'annonça que ma peine serait peut-être raccourcie étant donné ma condition d'étranger venu de terres lointaines, qu'elle n'excèderait pas vingt ans. J'ai failli m'évanouir. Vingt ans! J'ai sûrement dû fermer les yeux et me pencher vers le sol.

-Je comprends votre émotion -me dit le très vieil homme-; je mourrai probablement dans ces murs puisque l'on m'a accusé, à juste titre, de l'utilisation à mauvais escient de deux adjectifs qualificatifs -deux seulement, notez-le- au cours d'un banquet officiel -dit-il en soupirant-. C'est pourquoi je veux vous donner, honorable

étranger et ami, un souvenir que vous emmenerez en vos terres lointaines quand vous y retournerez.

Et il plongea la main sous sa chemise pour en retirer un tas de papiers attachés par un cordon. Je ne pouvais penser qu'à une seule chose: vingt ans, vingt ans, vingt ans!

-C'est -me disait le très vieil homme et je m'efforçai de l'écouter- un exemplaire de l'Ordonnance De Ce Qui Est Et Canon Des Apparences. Gardez-le, illustre étranger, lisez-le et méditez-le; je sais qu'il vous apportera réconfort, de grandes connaissances et un soutien.

Je pris les papiers. Vingt ans, comment était-ce possible?, vingt ans! Le très vieil homme se retourna et ferma les yeux; je m'en allai et me couchai, mais je dormis peu cette nuit-là.

Et au point du jour, question d'oublier les vingt ans, pensée qui m'empêchait de préparer mon évasion, de me ménager une entrevue avec le Directeur, de trouver quelque chose qui me permît de sortir de là pour me mettre à la recherche de mon équipage et regagner mon vaisseau, je sortis les papiers et me mis à les feuilleter à la lueur de la plaine blanche qui entrait par une fenêtre. Je n'y compris pas davantage qu'aux nombres ou aux paraboles du très vieil homme. C'était comme un catalogue avec des explications, mais dépourvu de sens. Je m'en rappelle quelques bribes, tant je l'ai parcouru: "Le Système ordonne le monde en trois catégories: devant, après, au-dessous. A la première appartiennent les forces, les insectes, les nombres, la musique, l'eau et les minéraux blancs. A la deuxième, les hommes, les fruits, le dessin, les liqueurs, les temples, les oiseaux, les métaux rouges, la divination et les végétaux à soleil. A la troisième, les aliments, les animaux couverts de poils et d'écailles, la parole, les sacrifices, les armes, les miroirs, les métaux noirs, les cordes, les végétaux d'ombre et les clés". Et cela continuait de la sorte, truffé d'énumérations et encore d'énumérations qui devenaient toujours plus absurdes. Vers la fin, on trouvait des préceptes et des poèmes et, tout à la fin, une phrase qui était relative à un cordon qui attachait toutes les idées, et que je supposai être le cordon qui attachait les papiers que m'avait donnés le très vieil homme, en quel cas les papiers auraient été les idées. Ce

n'était cependant pas là l'essentiel, mais bien ma condamnation. Et en pensant à la peine que je devais purger, rangeant sous ma chemise les papiers noués par le cordon, je me levai, me rendis dans la cour, mangeai et passai le restant de la journée.

Le soir, il y eut un nouveau conciliabule des hommes qui réclamaient quelqu'un pour forniquer et je nourris des craintes pour Percy et pour moi. Si elles étaient justifiées en ce qui me concernait, ce n'était pas par la joie que j'aurais pu ressentir en voyant que Percy était à nouveau choisi, mais bien parce que le sinistre vieillard eut l'idée de me désigner moi, pour servir de femme aux autres, moi. Je m'indignai et lui dis que je me foutais pas mal de ce que l'on pouvait faire ou ne pas faire, que j'étais on ne peut plus masculin et que personne n'allait abuser de moi. Le très vieil homme sourit et proféra quelques pompeuses stupidités: à ce qu'il semblait, être élu pour cela était une marque de déférence, d'affection et de respect. Je lui dis qu'ils pouvaient commencer par en respecter d'autres, parce que je n'envisageais pas de me laisser respecter.

-Ah honorable étranger et ami -dit le très vieil homme-, mais alors qui va vous donner à manger, vous accorder l'asile, vous accueillir dans son groupe, vous rendre l'existence supportable au "Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs"?

"Puisses-tu mourir", pensai-je, et je fus sur le point de répondre: Percy. Mais je ne le fis pas, bien sûr, en songeant à ce qui attendait le jeune garçon si je le disais. Le très vieil homme attendait, je suppose qu'il attendait que je baisse mon pantalon, ce que je ne fis pas. En revanche, je fis deux pas en avant et lui assénai le coup de poing que j'avais eu envie de lui flanquer le soir où il avait obligé Percy à se laisser enfiler. Le sang lui dégoulina sur le visage, il s'établit un silence pesant dans le dortoir et le très vieil homme raconta une parabole. Il raconta une parabole, là, comme ça, les lèvres fendues et le nez sanglant, et je l'écoutai en attendant qu'il en ait fini pour aller lui décocher un autre coup de poing.

-Il y eut, il y a très longtemps de cela -dit-il-, un enfant qui grandit au point de devenir un homme et, arrivé

au stade où l'on a besoin d'une femme, il s'éprit d'une cousine au troisième degré et voulut l'épouser. Mais son père avait choisi pour lui la fille de leur voisin afin de réunir les deux propriétés, et il lui ordonna d'obéir. Le jeune homme fit la sourde oreille aux paroles de son père et, une nuit, il enleva sa cousine et s'échappa avec elle dans les bois. Ils vécurent heureux, se nourrissant de fruits et de petits oiseaux et buvant l'eau des ruisseaux, jusqu'à ce que les domestiques de son père les retrouvent et les ramènent à la maison. On y célébra avec faste les noces du jeune homme avec la fille du voisin et on enferma la cousine au troisième degré dans une cage que l'on exposa sur la place à la honte publique.

Cette parabole-là, je la compris. Et comme je la compris, au lieu de décocher un autre coup de poing au très vieil homme, je le saisis par la peau du cou et le lui tordis jusqu'à le briser. Je le laissai étendu sur le sol, raide, endormi à jamais, le visage ensanglanté et la tête formant un angle droit avec le cou; je criai aux autres:

-Allez dormir!

Ils m'obéirent tous et gagnèrent leurs grabats. Je m'endormis instantanément et, le lendemain, ce n'est pas les insultes des geôliers qui me réveillèrent mais bien des cris assourdissants. Tout le monde courait dans tous les sens en criant "La désinfection! La désinfection!". Je vis entrer un grand nombre de geôliers, fouet à la main. Cette fois-ci, ils les utilisèrent: ils distribuaient aveuglément les coups de fouet et les hommes nus s'échappaient dans le dortoir. Je cherchai, moi aussi, mon salut dans la fuite mais tout aussi inutilement que les autres. Les geôliers se replièrent soudain sur la porte de coin et il en entra d'autres qui portaient des tuyaux d'arrosage. Des jets d'eau glacée nous atteignirent -c'était là le bain que j'avais tant désiré-: ils s'écrasaient sur nos corps et nous clouaient aux murs et sur le sol. Je vis alors que l'Ancien Maître était le seul qui ne bougeait pas et je me souvins que je l'avais tué et pourquoi; les geôliers durent le voir simultanément car un ordre fusa et les tuyaux cessèrent de vomir l'eau glacée. Un des geôliers s'approcha du corps du vieux,

le toucha, ce qui fit osciller la tête, maintenant noire, de part et d'autre; il s'écria:
-Qui a fait ça?

Je m'approchai:

-C'est moi.

Je me dis: si pour n'avoir pas salué, on m'a condamné à vingt ans, pour ça on me fusille sur le champ. Je n'avais même pas peur.

-Habillez-vous et suivez-nous!

J'enfilai ma chemise et mon pantalon, pris -allez savoir pourquoi- les papiers que m'avait donnés le très vieil homme, regardai Percy et partis avec les geôliers.

J'avais du moins obtenu ce que je voulais: ils m'emmenèrent chez le Directeur.

-Je suis au courant -me dit-il-. Vous avez tué un Maître.

-Oui -lui répondis-je.

-Emmenez-le -dit-il aux geôliers.

Ils me ramenèrent dans la pièce où ils m'avaient déshabillé, fouillé et habillé en bagnard, et me rendirent toutes mes affaires. J'allais au moins mourir en uniforme de Capitaine et non en tenue de bagnard, comme si cela avait la moindre importance. Mais cela me réconforta. Je rangeai l'Ordonnance De Ce Qui Est Et Canon Des Apparences dans la poche droite de ma veste. Nous regagnâmes le bureau du Directeur.

-Monsieur l'étranger -me déclara-t-il-, on va vous conduire jusqu'à votre vaisseau et je vous demande de repartir chez vous le plus rapidement possible. L'action que vous avez commise est sans précédent dans notre longue histoire; vous voudrez bien nous pardonner et comprendre qu'il nous est désormais impossible de garder une personne comme vous au sein d'un de nos établissements publics. Adieu.

-Et mes hommes? -demandai-je.

-Adieu -répéta le Directeur et les geôliers m'emmenèrent.

Ils me raccompagnèrent à mon vaisseau. Dressé sur une plaine verte, si différente de la surface salpêtreuse où s'élevait le "Doux Souvenir des Jubéas en Fleurs", il semblait m'attendre. Je fis un salut militaire, ce qui ne manqua pas d'étonner les geôliers, m'approchai de mon vaisseau et ouvris l'écoutille.

-Adieu -dis-je à mon tour, mais ils ne me répondirent

pas; cela ne revêtait pas la moindre importance pour moi puisque ce n'était pas d'eux que je prenais congé.

Je regardai autour de moi pour savoir si mon dieu personnel m'accompagnait et je décollai, mettant le cap sur la Terre. Le soleil de Colatino -c'est ainsi que j'avais baptisé ce monde que j'avais découvert- frappait de plein fouet le fuselage, les champs et les montagnes lointaines. Adieu, répétai-je et je me plongeai dans la lecture de l'Ordonnance De Ce Qui Est Et Canon Des Apparences, avec une certaine attention, question de me distraire au long de ce voyage de retour solitaire.

Bibliographie de Angélica Gorodischer (Elvio E. Gandolfo).
& Bernard Goorden

1) Livres publiés en langue originale.

1°) Cuentos con soldados, Santa Fe, Premio Club del Orden, 1965, 140 pages. Contient: "Los Bantúes"; "Cuando los perros tienen hambre"; "El mercader, el héroe y la pecera"; "El jesuita"; "Esas horas"; "Saqueo"; "El potro bajo las hojas de bronce".

2°) Opus Dos, Buenos Aires, Ediciones Minotauro, 1967, 146 pages. Roman contenant neuf chapitres articulés:"Presagio de reinos y aguas muertas"; "Cómo llegar a ser feliz"; "Los circuitos, las ondas, los ejes, los tableros de control, Equis y Gama"; "El río"; "La sombra del tigre"; "Diálogo entre dos que saben"; "Otra vez Lagash"; "Los dueños del mundo"; "En el ancho camino del regreso".

3°) Las pelucas, in "El espejo", Buenos Aires, Sudamericana, 1968, 148 pages. Contient: "Enmiendas a Flavio Josefo"; "Abecedario del Rif"; "Tardes sin salir"; "Narciso y las hormigas"; "Las pelucas"; "Marino genovés, hijo de humilde cardador de lana, descubre nuevo continente"; "Querido, querido diario"; "La alfombra verde de hojas"; "Esta noche iremos al teatro"; "Cartas de una inglesa"; "Segunda Crónica de Indias".

4°) Bajo las jubeas en flor, Buenos Aires, Ediciones de la Flor, 1973, 184 pages. Contient: "Bajo las jubeas en flor"; "Los sargazos"; "Veintitrés escribas"; "Onomatopeya del ojo silencioso"; "Los embriones del violeta"; "Semejante día".

5°) Casta luna electrónica, in "El golem", Buenos Aires, Ediciones Andromeda, 1977, 187 pages. Contient: "En verano, a la siesta y con Martina"; "Abecedario del Rif"; "Bajo las jubeas en flor"; "Haber ganado el mundo entero"; "Las dos manos"; "Seis días con Max"; "A la luz de la casta luna electrónica".

6°) Trafalgar, in "Plata", Buenos Aires, El Cid Editor, 1979, 227 pages. Contient: "A la luz de la casta luna electrónica"; "Sensatez del círculo"; "De navegantes"; "El mejor día del año", "La lucha de la familia González por un mundo mejor"; "Trafalgar y Josefina"; "El señor Caos"; "Constancia", "Trafalgar y yo".

2) Textes non repris en volume, parus dans périodiques.

-"Hacia el oeste". Journal "La Nación", Buenos Aires, 21 mai 1967.
-"Septembriólica". Revue "Setecientosmonos", N° 9, Rosario, juin 1967.
-"La abuela Matilde"."Revista de la Sociedad Hebraica de Rosario", 1967.
-"La muerte de la Doctora Ridgeway". Journal "El Litoral", Santa Fe, 21 septembre 1967.
-" La casa del fauno". Revue "Ensayo Cultural", N° 38, Buenos Aires, novembre 1967.
-"Los atabales". Journal "La Voz del Interior", Córdoba, 28 avril 1968.
-"El ayer de las ratas". Revue "Nueva Dimensión", N° 2, Barcelone, mars-avril 1968.
-"Conversaciones que no se iniciarán nunca". Journal "La Voz del Interior", Córdoba, 7 septembre 1969.
-"A los verdugos". Revue "Boom", Rosario, octobre 1969.
-"La plañideras en Icla". Journal "La Voz del Interior", Córdoba, 24 mai 1970.
-"Los muertos no tienen bomboneros". Journal "Clarín", Buenos Aires, 13 janvier 1971.
-"El casamiento". Journal "La Voz del Interior", Córdoba, 4 avril 1971.
-"Apoteosis". Journal "Clarín", Buenos Aires, 22 avril 1971.
-"Sospechoso encendido amor". Journal "La Voz del Interior", Córdoba, 16 mai 1971.
-"Ecce Deus". Journal "La Opinión", Buenos Aires, 8 octobre 1972.
-"En la noche". Journal "La Opinión", Buenos Aires, 17 mars 1974.
-"Primeras armas". Revue "El lagrimal trifurca", N° 13, Rosario, décembre 1975.
-"Los Franciscos". Revue "El Perof", Buenos Aires, 1976.
-"Trescientos codos de longitud". Revue "Nueva Dimensión", N° 115, Barcelone, septembre 1979.

3) Textes repris dans une anthologie.

-"Jano en Capri", in "La Mujer" (page 63), Buenos Aires, Edit. Jorge Alvarez, 1966.
-"La morada del hombre", in "Los argentinos en la luna" (compilée par Eduardo Goligorsky), Buenos Aires, Ediciones de la Flor, 1968, 216 pages.
-"Retrato del Emperador", in "Los cuentistas de Rosario" (pages 57 à 84), Rosario, Ediciones La Cachimba, 1975.
-"Det violettas frukter (Los embriones del violeta)", in "Det nödvändigaste" (compilée par Bernard Goorden), Bromma (Suède), Delta Förlags AB, 1978, 206 pages.
-"Los embriones del violeta", in "Los universos vislumbrados" (compilée par Jorge A. Sánchez), Buenos Aires, Ediciones Andrómeda, 1978, 294 pages.

4) Oeuvres inédites. (certains textes repris ailleurs)

1°) Serán como dioses. Contient: "Seis dias con Max"; "Los Franciscos"; "Carta desde Betoncoort"; "En la noche"; "Arbol solo"; "La resurrección de la carne"; "Ecce Deus"; "Sensatez del circulo"; "Contra Tebas".

2°) Kalpa Imperial (non-achevé). Contient: "Retrato del emperador"; "Primeras armas"; "Sitio, batalla y caida de Selimmagud"; "Y las calles vacias"; "La vida de una princesa"; "Asi es el sur"; "Las dos manos"; "El fin de una dinastia".

5) Traductions françaises. (*)

-"Les sargasses (Los sargazos)", in "Ides... et autres", N° 3 ("Fictions d'Amérique Latine"), Bruxelles, janvier 1975, pages 7 à 16.
-"En été, à l'heure de la sieste et avec Martina (En verano, a la siesta y con Martina)", in "Ides... et autres", N°14 ("La nouvelle policière latino-américaine"), Bruxelles, octobre 1976, pages 24 à 33.
-"Présages de royaumes et eaux dormantes (Presagio de reinos y aguas muertas)", in mémoire consacré à "Opus Dos", Bruxelles, I. S. T. I., septembre 1978, pages 58 à 68.
-"La rivière (El rio)", in mémoire consacré à "Opus Dos", Bruxelles, I. S. T. I., septembre 1978, pages 70 à 85.

-"Les maîtres du monde (Los dueños del mundo)", in mémoire consacré à "Opus Dos", Bruxelles, I. S. T. I., septembre 1978, pages 87 à 96.
-"Lorsque nous, les femmes, écrivons de la SF, nous sommes meilleures que les hommes (Cuando las mujeres escribimos ciencia ficción, somos mucho mejores que los hombres)", in "Ides... et autres", spécial "4è Colloque Européen des Littératures de l'Imagination", Bruxelles, novembre 1978.
-"Flavius Josèphe, revu et corrigé (Enmiendas a Flavio Josefo)", in "Ides... et autres", N° 21 ("Amérique Latine fantastique"), Bruxelles, novembre 1979, pages 46 à 51.

(*) copyright, C/o B. Goorden.

Lorsque nous, les femmes, écrivons de la SF, nous sommes meilleures que les hommes.

Que les femmes écrivent de la SF beaucoup mieux que les hommes, ce n'est pas totalement vrai. Mais parmi les mille et une choses qui m'intéressent en ce monde, il y en a deux qui non seulement m'intéressent, mais qui m'attirent, me passionnent: d'une part, la SF; de l'autre, la condition de la femme. Vous comprenez à présent pourquoi je n'ai pas pu m'empêcher de dire, d'affirmer presque, comme s'il s'agissait d'un dogme que, lorsque nous, les femmes, écrivons de la SF, nous le faisons beaucoup mieux que les hommes. Ce sont mes intérêts et mes passions qui parlent. Ma raison, mes modestes connaissances, mes lectures, m'apprennent que des femmes ont écrit des romans et des nouvelles de SF superbes, que des hommes ont écrit des romans et des nouvelles de SF non moins superbes, et que tant des femmes que des hommes n'ont fait que rédiger péniblement, artificiellement, des choses relevant de la SF et vraiment affreuses, d'un niveau esthétique très pauvre.

Mais. Oui, il y a toujours un "mais". Si nous cherchons soigneusement, nous trouverons le "mais" partout. Et quelle chance! Je crois que si nous n'avions pas de "mais", nous n'aurions pas non plus de littérature -une étude sur la valeur culturelle de la conjonction marquant l'opposition nous fait défaut-. Mais l'on pourrait signaler quelques détails relatifs à la SF féminine, si je peux la qualifier ainsi et la distinguer au sein du courant général de la SF, et les détails en question méritent d'être examinés de tout près.

Nous savons aujourd'hui, et si nous ne le savons pas c'est parce que nous nous refusons à l'accepter, que les femmes ne sont pas éloignées des hommes et isolées au sein d'un univers masculin à la suite de conditions naturelles ou en vertu d'une mythique "nature féminine", mais à la suite de situations, de conditionnements culturels.

Ces conditionnements dont, rassurez-vous, je ne ferai ici ni l'histoire ni l'analyse, soulignent, avec force de loi naturelle, que le dehors appartient aux hommes et le dedans aux femmes; que la femme représente la passivité, donc la faiblesse, et l'homme l'activité, donc la force; que les femmes sont douces et les hommes forts et durs; que les femmes, émotives, expriment, extériorisent, fût-ce bruyamment, leurs émotions et que les hommes, rationnels, les dissimulent derrière un masque inaltérable.

Bref, les hommes jouent le rôle du rocher de Gibraltar, et les femmes sont confinées à celui d'un être amiboïde.

En outre, tout cela peut se résumer à un seul mot: limites. Les limites que l'on nous a imposées -avec notre complicité, car il est beaucoup plus facile de se soumettre et de laisser les autres s'occuper de notre bien-être que prendre les rênes de notre vie et en faire ou essayer d'en faire ce qu'on veut-, ces limites donc ont revêtu des aspects différents, selon l'époque et le lieu, mais elles sont toujours là et le ghetto féminin subsiste, encore une fois avec notre complicité.

Mais si les limites emprisonnent, elles éveillent également l'envie, le besoin de leur échapper. Et je crois que les femmes ont su trouver, toujours et partout, les ressources nécessaires pour franchir les limites.

Eve a mordu à belles dents dans le fruit de l'arbre de la Connaissance: le pauvre Adam n'en voulait rien savoir. Peut-être le serpent avait-il raison et sommes-nous semblables aux dieux dans la mesure où nous pouvons distinguer le bien du mal et, dans cette mesure, le péché originel résiderait dans la faiblesse de plaider coupable et non pas dans l'acquisition de la connaissance. Nous n'habitons plus le jardin de l'Eden et on nous a mis dans le crâne que la faute en incombe à Eve, mais lorsque c'est un homme qui dérobe le feu céleste, on lui voue un culte et il devient Prométhée, c'est-à-dire un héros digne d'admiration.

Les femmes ont entrepris un travail de sape, parfois en cachette, parfois ouvertement; tantôt en manoeuvrant en coulisses, tantôt en oeuvrant comme des femmes puissantes et fortes, que le monde regarde comme des exceptions et dont l'Histoire se moque souvent; elles ont quelquefois emprunté la voie de la folie, quelquefois celles de la littérature, des arts, de la religion ou de l'abnégation, car toutes les autres étaient obstruées pour elles.

Si le rôle passif, borné, immobile, immanent, des femmes est difficile à jouer, celui des hommes ne l'est pas moins. Jouer pendant toute sa vie le rôle d'un rocher alors qu'on n'est qu'un être humain, à la fois dur et tendre, bon et méchant, grand et petit, intelligent et bête, fier et humble, ambitieux et modeste, courageux et lâche, ce doit être très pénible, et les hommes ne sont pas moins amputés que les femmes.

Fidèles à leur rôle, les hommes ont organisé le monde et y ont occupé des fonctions de roi; ils ont construit des villes, ont mis sur pied des armées, ont imaginé les cosmogonies, ont fait la guerre, ont composé les symphonies, ont découvert des mondes insoupçonnés, ont érigé la tour de Babel et l'Empire State Building, et ils ont jeté les fondations de systèmes philosophiques, mathématiques, scientifiques,... Et, un jour, ils sont partis pour un univers infini.

Et les femmes? Elles ont accouché des enfants, ont fait la cuisine, ont labouré la terre à cô-

té de leurs compagnons, ont élevé leurs fils et leurs filles selon des règles tout à fait différentes, ont assumé le rôle de secrétaire, de vendeuse ou de servante; elles ont passé leur vie dans le gynécée ou le harem ou le bordel, ou le slum, dans la maisonnette de banlieue ou dans le bidonville, à travailler la journée entière ou la double journée, à se bichonner et se coiffer s'il y avait de l'argent, à être agréables, à feindre d'accepter les lois des hommes et à se moquer des lois des hommes. Mais elles ont acquis la conviction que l'univers infini leur appartenait aussi bien qu'aux hommes. Et elles ont fini par se mettre à sa recherche. Tardivement, comme d'habitude.

La SF a été fort longtemps une littérature faite par les hommes et pour les hommes: le maître du monde s'adressait à ses semblables et il leur vantait les aventures, la liberté, la fierté, le courage, la technique, la force, la soif de conquête et de pouvoir -c'est-à-dire la guerre-, et les garçons et les hommes aimaient tout cela, car c'était terrain connu, familier. Et si des femmes intervenaient dans ces récits, elles étaient blondes ou brunes ou rousses, jeunes, belles vulnérables, accessoires, et elles ne faisaient que hurler de terreur ou demander des explications sur le fonctionnement du vaisseau interstellaire ou sur l'histoire du monde Funfun de la galaxie Zinzin.

J'ai dit "tardivement", oui, car la SF a changé de cap, et d'exceptionnelle mais encore larvaire, sous-littérature qu'elle était, elle est devenue quotidienne, adulte, une littérature à part entière, à laquelle les femmes ont pu accéder. J'ai dit "comme d'habitude", oui, car cela vaut pour toutes les activités humaines. Conduire une voiture? Etudier la médecine? Ecrire de la SF? Si la mécanique, la médecine, la littérature sont exceptionnelles, neuves, si elles participent de la magie et du danger, elles constituent une chasse gardée. Ce n'est que lorsqu'elles deviennent banales, lorsque les voitures fourmillent dans les rues, lorsque l'art et la technique pour soigner les malades sont à portée de tous, lorsque le livre est devenu un objet commun, que les femmes obtiennent leur permis de chasse. Et lorsqu'elles sont entrées dans le clos de la SF, elles ont dit: "J'ai trouvé mon pays natal" ou "Le sol est devenu ferme sous mes pieds".

Pour les hommes, même lorsque le terme n'était pas dans une impasse, la SF a toujours été plus qu'une école, plus qu'un genre, plus qu'une tendance littéraire, à savoir une attitude créative -comme le surréalisme ou le romantisme, ou n'importe quelle autre façon de regarder le monde-. Pour les femmes, elle a été un outil pour saper les murs, pour renverser les barrières.

"Mon pays natal", "Le sol est devenu ferme", pourquoi ont-elles dit cela? Pourquoi cette nostalgie d'un paradis perdu, retrouvé dans la SF? Parce que les femmes n'ont pas leur place dans un univers d'hommes, le dedans n'étant pas une place mais une obligation, et elles ont par conséquent toujours cherché le pays natal: la SF constituerait donc un de leurs pays natals, qu'elles assimileraient non à un trou où elles pourraient se terrer, chercher refuge et tout ignorer, mais où elles pourraient au contraire rechercher une réalité plus saine que celle qui les entoure en les emprisonnant, qu'elles connaissent et qu'elles sont obligées de vivre, de supporter, de souffrir.

En outre, enfermées dans le royaume du dedans, elles découvrent qu'en écrivant de la SF, elles peuvent enfin DONNER. On écrit pour DONNER -ou on devrait écrire pour DONNER-, pas pour MONTRER; et les hommes, dans le domaine du dehors, ont l'habitude de MONTRER parce qu'au dehors ils ont toujours eu besoin d'une façade, tandis que les femmes peuvent s'en passer sans effort. Henneberg parle d'une "pudeur masculine" qui l'a empêchée de s'identifier à ses personnages et, simultanément, elle avoue qu'elle "DONNE certains événements de sa vie" dans ses romans.

Nous appartenons au monde du dedans, les femmes appartiennent à ce monde renfermé, non pas à cause de leur "nature féminine", mais parce qu'on leur a imposé ce royaume fortifié: la logique, masculine, ne leur permettrait jamais de s'en échapper. Et elles s'en échappent non pas au terme d'une évasion, je le répète, mais d'un abordage d'un monde étranger et hostile, elles s'en échappent en utilisant la SF. Selon Donoghue, Le Guin écrit par exemple des histoires illogiques et elle peut écrire -elle le découvre lorsqu'elle est encore une petite fille- "des histoires parfaitement arbitraires sans plus de mise en garde et d'explication que les seules nécessités de l'évidence".

La libération ne réside bien évidemment pas dans le monde connu -peut-être y arrivera-t-on dans le monde connu d'ici quelques années ou quelques siècles- mais dans le monde inconnu. Et l'inconnu, c'est la SF, où il n'y a pas de limites.

Et si les femmes supportent effectivement un très lourd fardeau, à savoir qu'on les a stéréotypées comme étant "passives", il faut songer que cet objet passif qu'elles ont fini par devenir est particulièrement apte à fonctionner comme témoin. Certes, on parle de "témoin" et on pense aussitôt à la narration réaliste.

Et ici je fais une digression, si vous le permettez. Je crois que je ne connais pas de littérature plus réaliste que la SF. Mais, à vrai dire, j'avoue que je n'ai jamais compris cette division entre littérature réaliste et littérature fantastique. Il me semble, dans un certain sens, que toute la littérature, et plus spécifiquement, toute narration, est fantastique. Or je sais

bien que toute la narration est réaliste: "tout est possible", a dit Henneberg; "tous les univers concevables existent", a dit Brown; "je ne peux pas travailler avec des gens qui dans une table ne voient qu'une table et dans un fromage ne voient qu'un fromage" a dit Bergman; "on agit selon des perceptions de la réalité et non pas selon la réalité", a dit Fishman. Oui, le fromage est la réalité, mais Tralfamadore est aussi la réalité, et Whileaway est la réalité, et le "Land of the Great Horses" et l'Instrumentalité et Couger Canyon. En fait, je crois que nos perceptions ne nous dévoilent pas -au contraire, elles nous cachent- une réalité impossible à supporter, et je crois que la parole, donc la littérature, le texte, est un des moyens dont nous nous servons pour y accéder sans déchirements de la conscience.

Et pour revenir aux femmes en tant que témoins, je pense qu'elles ont rempli leur rôle en étalant les sujets les plus cruels et les plus atroces, les plus dangereux, même les tabous, les angoisses, les épouvantes et les peurs de l'Humanité. Les hommes avaient déjà fait de même,bien sûr, et je ne parle pas seulement du sexe: Dieu, la mort, l'absurde, le néant, le vide; nous trouvons tout cela dans les oeuvres des auteurs masculins. On aurait tendance à croire que les femmes, nouvelles venues sur le terrain de chasse si bien gardé jusqu'hier, vont agir comme leurs ancêtres lorsqu'elles faisaient leurs premières armes dans la littérature, la peinture ou n'importe qu'elle discipline, et qu'elles vont être craintives et conservatrices. Or, dans la narration de SF, elles ont agi autrement, peut-être parce que Joanna Russ n'habite pas le même monde que Madame de La Fayette, ni Sonya Dorman celui de Marguerite de Valois; peut-être que, baîllonnées pendant si longtemps, lorsqu'elles ont trouvé leur voix, elles ont éprouvé le besoin non de parler mais de crier à tue-tête.

Et puis cette question de la douceur des femmes: nous savons qu'il ne s'agit là que d'une légende. L'humour, beaucoup plus clairvoyant que la solennité ou même la psychanalyse, a maintes fois dépeint des femmes tyranniques et criardes, comiques précisément dans la mesure où elles contredisent le mythe féminin. Il n'y a rien qui soit pur, ni dans la société ni dans la nature. La douceur n'est pas le monopole des femmes, ni la rudesse celui des hommes. Si l'agressivité féminine est mal vue hors des limites conventionnelles qui enserrent le dedans, elle peut bien s'exprimer dans le domaine de la SF, et nous y trouverons, écrite par les femmes, une véritable métaphysique de la peur, de la douleur, de l'injustice, de la vengeance.

Les femmes, auteurs de SF, savourent sans difficulté l'expression de la cruauté, de la peur et de l'espoir, car elles ont été conditionnées à ne pas endiguer leurs émotions. Certes, cela ressemble moins à une limite qu'à une porte grande-ouverte. Mais n'oublions pas que les femmes habitent un monde masculin, où la maîtrise de l'émotivité est généralement synonyme d'équilibre et de pouvoir, potentiel ou réel. Or, "on n'écrit pas avec la passion mais avec le souvenir de la passion". Eh bien, les femmes en gardent plus que les hommes et la SF est le dépositaire idéal.

Si la société, la culture, l'histoire, ont imposé aux femmes le dedans, si elles ont décrété, pour des raisons, à l'origine économiques et ensuite morales, que les femmes sont passives, douces, émotionnellement instables, elles, les femmes, ont découvert dans la SF un champ précieux, où tous ces désavantages deviennent avantages, et, lorsqu'elles ont du talent et qu'elles abordent le genre, elles sont mieux équipées que les hommes pour y déployer leur verve.

Elles ont des limites à franchir, elles marquent un genre littéraire,qui en a besoin,du côté actif, dur, agressif, de leur personnalité; elles sont les témoins insatisfaits d'une réalité qui reste encore étrangère aux désirs et aux nécessités féminins; elles trouvent dans la SF une issue faite à la mesure de leurs émotions et des souvenirs de leurs émotions.

Je ne saurais dire si, nanties de tous ces avantages, elles ont pu prendre le dessus ou sont en train de le prendre, car on ne peut à la fois être juge et partie. Mais je crois que, dans le panorama négatif de la condition féminine dictée par un monde masculin, les femmes ont trouvé quelques modalités favorables qui font d'elles des auteurs idéals de SF.

Je crois aussi, je veux le croire, qu'un jour nous n'aurons plus de raison de parler de la condition féminine, qu'il n'y aura plus de condition féminine et que nous parlerons seulement de conditions humaines. Alors, une conférence comme celle-ci n'aura plus de sens ni de raison d'être.

C.3.

Angélica GORODISCHER (1929) est LE grand espoir de la littérature fantastique argentine. Nous avons déjà publié de ses textes dans nos numéros 3 et 14 et lui consacrerons intégralement le N° 24, mettant en relief diverses facettes de son oeuvre . Nous avons sélectionné ce texte dans un recueil plus ancien, "Las peluces" (1968).

FLAVIUS JOSEPHE REVU ET CORRIGE...

Il y eut un épisode de guerre où neuf cent soixante personnes, parmi lesquelles des hommes, des femmes et des enfants, repoussèrent, des jours et des nuits durant, les assauts d'une division de l'armée la plus puissante du monde jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de résister. L'un des chefs -ils avaient à leur tête deux chefs de guerre; ou plutôt deux chefs, un guerrier et un mystique- les réunit sur les terrasses pour leur dire, le dos tourné aux peintures murales, tandis que soufflait le vent du nord-ouest: "Mourons plutôt que de nous laisser réduire en esclavage par nos ennemis et quittons ce monde avec le titre d'hommes libres, en compagnie de nos femmes et de nos enfants". Cette décision de se donner la mort au lieu de se rendre au général excédé, qui attendait au pied des remparts, fut bien sûr un peu stupide. Mais toujours est-il que les mères tuèrent leurs enfants, les hommes leurs femmes, puis ils se donnèrent la mort, et certaines femmes se tuèrent de leur propre main en présence de leur époux prêt à les suivre, et le dernier survivant parcourut les files de morts au cas où l'un d'eux aurait eu besoin de ses bons offices; il mit le feu au campement et, réunissant toutes ses forces, il s'enfonça un couteau une épée la pointe d'une baïonnette dans le corps et s'écroula à côté de sa famille aux dires d'un chroniqueur qui ne fut pas témoin oculaire de l'événement. Le feu ne consuma pas tout, il resta des rubans des harnais en cuir un écrit des pièces de monnaie. Le lendemain matin -le chroniqueur ne le dit pas mais pendant la nuit le général dut se placer entre ses officiers pour regarder l'incendie de la lisière des tentes- le général dépêcha une patrouille d'éclaireurs sur les vestiges du campement et il finit par s'y rendre lui-même prenant soin d'éviter les braises et se frottant les yeux afin de ne pas être aveuglé par le vent qui se levait au nord-ouest et prit connaissance du sort des assiégés. Il rédigea un rapport à l'intention de l'état-major, laissa tout dans l'état où il l'avait trouvé et plia bagages.

Il y eut un épisode de guerre où neuf cent soixante personnes , parmi lesquelles des hommes, des femmes et des enfants, repoussèrent, des jours et des nuits durant, les assauts d'une division de l'armée la plus puissante du monde jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de résister. L'un des chefs -ils avaient à leur tête deux chefs de guerre; ou plutôt deux chefs: un guerrier et un mystique- les réunit pour leur dire sur la terrasse inférieure où le vent du nord-ouest mugissait comme un autre guerrier malade brandissant des lances de sable jusqu'à la voûte des sous-sols au-dessus de sa tête le dos tourné aux peintures murales qui imitaient candidement en grenat et or les gemmes et les émaux au dos des colonnes érodées les hampes striées:

-Mourons plutôt que de nous laisser réduire en esclavage par nos ennemis et quittons ce monde avec le titre d'hommes libres, en compagnie de nos femmes et de nos enfants.

Leur bon sens affecté par la faim les rationnements et la crainte les mères tuèrent leurs enfants et les hommes leurs femmes avant de mettre fin à leurs propres jours et certaines femmes se tuèrent de leur propre main en présence de leur époux prêt à les suivre et l'un d'eux dut lever le bras et enfoncer le couteau une fois de plus souillant sa main de sang agenouillé dans la poussière de sable qui couvrait les mosaïques et le dernier survivant parcourut les files de morts s'efforçant de ne pas regarder les garçonnets et les fillettes aux longues tresses noires au cas où l'un d'eux aurait eu besoin de ses bons offices; il mit le feu au campement et le général qui dormait fut éveillé par ses officiers et il sortit de sa tente tandis que le dernier homme le chef le mystique mettait le feu au campement et réunissant toutes ses forces il enfonça un couteau dans sa chair et il tomba raide mort aux côtés de sa famille aux dires d'un chroniqueur qui ne fut pas témoin oculaire de l'événement. Le feu ne consuma pas tout, il resta des rubans des harnais en cuir un écrit des pièces de monnaie. Le lendemain matin -le chroniqueur ne le dit pas mais le général dut se placer entre ses officiers pour regarder l'incendie de la lisière des tentes- le général dépêcha une patrouille d'éclaireurs sur les vestiges du campement et il finit par s'y rendre lui-même prenant soin d'éviter les braises les pieds engourdis honteux et confus et se frottant les yeux afin de ne pas être aveuglé par le vent qui se levait au nord-ouest et il prit connaissance du sort des assiégés. Il rédigea un rapport à l'intention de l'état-major et plia bagages

Il y eut un épisode de guerre où neuf cent soixante personnes , parmi lesquelles des hommes, des femmes et des enfants, repoussèrent, des jours et des nuits durant, les assauts d'une division de l'armée la plus puissante du monde jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de résister. L'un des chefs le chef guerrier Eléazar les réunit sur la terrasse inférieure où le vent du nord-ouest mugissait comme un autre guerrier malade vaincu qui est mis en pièces au pied des fortifications royales recueille ses morceaux les lèche et ressuscite tend une main balaie les terrasses chante autour des colonnes s'infiltre dans les casernes comme la voix des hommes s'arrête en face des fresques noires rouges et or recule brandissant des lances de sable devant les yeux jusqu'à la voûte des sous-sols le dos tourné aux peintures murales gemmes émaux derrière les colonnes entre lesquelles chante le vent guerrier érodées les hampes striées la voix d'Eléazar

Mourons plutôt que de nous laisser réduire en esclavage par nos ennemis et quittons ce monde avec le titre d'hommes libres, en compagnie de nos femmes et de nos enfants

La mort en qui personne ne croit au fond peut vous accorder un asile et Jean vous a parlé de sorte qu'il ne s'agit pas de prendre une décision car vous êtes imprégnés de la décision et les mères tuèrent leurs enfants et certains d'entre eux auraient tenté de s'échapper et se seraient mis à pleurer et les hommes leur auraient barré le chemin pour les rendre aux femmes et les hommes tuèrent de leur propre main dans un carnaval de cris et de vent et de sang l'un d'eux dut lever le bras et enfoncer le couteau plus profondément une fois de plus après l'avoir extirpé souillant sa main de sang agenouillé dans la poussière de sable qui couvrait les mosaïques et le dernier survivant Jean le Sicaire parcourut les files de morts au cas où l'un d'eux aurait eu besoin qu'il l'achevât; il mit le feu au campement déposant les armes en face des entrepôts vides sans eau dans les piscines sans rois dans les salles tandis que le général qui dormait était éveillé par ses officiers et sortait de sa tente feu dans le campement et le dernier survivant de Massada tombait raide mort à l'ombre des rois aux côtés de sa famille aux dires d'un chroniqueur qui ne fut pas témoin oculaire de l'événement. Le feu ne consuma pas tout mais il resta des rubans de femme collés à des crânes décharnés des harnais en cuir un écrit les pièces de monnaie frappées par

les rebelles mourons avec le titre d'hommes libres. Le lendemain matin le général arthritique dépêcha une patrouille il se rappela la nuit précédente placé entre ses officiers pour regarder l'incendie de la lisière des tentes des éclaireurs sur les vestiges et il finit par s'y rendre lui-même à pied prenant soin d'éviter les braises les pieds engourdis le cou rigide de douleur les mains déformées les doigts de sa main gauche glissés entre son ceinturon et son uniforme le général aux aigles se frottant les yeux afin de ne pas être aveuglé par le vent qui se levait au nord-ouest et il prit connaissance du sort des assiégés. Il redescendit alors rédigea un rapport à l'intention de l'état-major et plia bagages.

il y eut un épisode de guerre activité favorite de l'homme qui permet d'imaginer des champs immenses jonchés de morts qui s'enfoncent peu à peu dans un sol crevassé par leurs propres ferments où neuf cent soixante personnes des hommes basanés maigres des femmes qui avaient été jeunes des enfants que l'on tenait cois toute la journée et que l'on fourrait le soir dans les jupes de leurs mères en pleurs sans comprendre ni voir ni savoir mais ayant peur de quelqu'un qui approchait rapidement à la merci des ténèbres et dont on ne voyait pas le visage à parler avec la mère une main qui s'étirait et qui se glissait pour battre aussitôt précipitamment en retraite et ils repoussèrent une division de l'armée la plus puissante du pays la plus fière du monde sous les ordres d'un gros général endurci et déformé malade et furieux en songeant aux aigles à l'ombre des aigles jusqu'à ce qu'il ne fût plus possible de résister et l'un des chefs Eléazar le chef guerrier promit à Jean le Sicaire qu'il se laisserait tuer par lui ou qu'il le tuerait lui car si la vie n'était pas sacrée la liberté l'était en revanche et le laissa seul et il réunit tous les autres sur la terrasse inférieure où le vent du nord-ouest défilait entre eux un autre guerrier agonisant vaincu qui est mis en pièces au pied des fortifications royales pleure sur ses morceaux les rassemble et les lèche avec sa grande langue grise qui vient d'Hébron et il ressuscite en poussant les cris de douleur de son propre accouchement il tend une main constatant qu'il est vivant balaie les terrasses chante autour des colonnes s'infiltre dans les casernes et il goûte le grain et l'huile s'arrête en face des fresques et les couleurs sautent vers lui qui s'enfonce dans le noir se bai-

gne dans le rouge se vêt d'or recule en brandissant des lances de sable jusqu'à la voûte des sous-sols le dos tourné aux peintures murales gemmes yeux émaux croupes derrière les colonnes mourons entre celles où chante le vent plutôt que de nous laisser réduire en esclavage guerrier érodées les hampes striées par nos ennemis la voix d'Eléazar

et quittons ce monde avec le titre d'hommes libres en compagnie de nos femmes et de nos enfants

mourons la peur les rationnements la faim le vent et même le courage amenèrent les femmes à y consentir et elles contemplèrent leurs enfants tandis que les hommes dégaînaient leurs armes et que Jean les considérait ne se résignant pas à la mort mais le général et la guerre et tous les peuples différents d'eux et ils se promenèrent dans les rues et les enfants peuvent crier et s'appeler l'un l'autre les neuf cent soixante avaient décidé mourons et quittons ce monde et les mères tuèrent leurs enfants et certains d'entre eux auraient tenté de s'échapper et se seraient mis à pleurer en en voyant d'autres décapités sur le sol et les hommes leurs pères leur auraient barré la route pour les rendre aux femmes et les hommes tuèrent les femmes avant de mettre fin à leurs propres jours non sans songer probablement au général bien que l'on ne songe pas à l'ennemi on le tue si on peut on le hait on lui crache au visage et certaines femmes se tuèrent de leur propre main pas à genoux en fermant les yeux mais les yeux ouverts en présence de leur époux prêt à les suivre dans un carnaval de cris et de sang et de vent au sein duquel l'un d'eux dut extirper un couteau et l'enfoncer une fois de plus en se souillant deux fois la main de sang qui dégoulinait sur la poussière de sable où elle était agenouillée jusqu'à être parvenu à la tuer car les forces lui firent défaut et elle pleurait à chaque soubresaut de la plainte le sang faisait un effort supplémentaire entre les commissures des lèvres et les narines il jaillissait en chuintant sur la poussière sur laquelle se promène le dernier survivant Jean le Sicaire après avoir tué Eléazar il parcourt les files de morts au cas où l'un d'eux aurait eu besoin qu'il l'achevât il mit le feu au campement où les armes étaient déposées en face des entrepôts vides des piscines sans eau des salles sans rois tandis que les officiers éveillaient le général qui venait à peine de s'endormir dans un corps qui ne lui sert plus à rien où circulent des poisons concentrés qui lui crispent les mains le cou la

taille qui l'étreignent et l'étouffent et l'empêchent de monter à cheval de violer les captives de dormir de tenir les rênes du char lors du triomphe et ils sortent tous des tentes lorsque le dernier survivant de Massada tombe raide mort à l'ombre des rois aux côtés de sa famille aux dires d'un chroniqueur qui ne fut pas témoin oculaire de l'événement et qui prétend également que le feu ne consuma pas tout car il resta des rubans collés à des crânes de femme des harnais en cuir un écrit un seul et les pièces de monnaie frappées par les rebelles et pourtant le feu brûla toute la nuit jusqu'au lendemain matin où le général arthritique dépêcha une patrouille en se rappelant la nuit précédente placé entre ses officiers pour regarder l'incendie de la lisière des tentes et elle gagna en éclaireur le palais-forteresse les vestiges et il finit par s'y rendre lui-même en cheminant avec peine en respirant l'air chaud des pierres en prenant soin d'éviter les braises ses grands pieds engourdis le cou rigide de douleur comme cloué par une lance de sable sans pouvoir regarder vers le haut les doigts de sa main gauche glissés entre son ceinturon et son uniforme aux aigles se frottant les yeux avec des mains tordues afin de ne pas être aveuglé par le vent d'Hébron qui se levait et il constata que tous les assiégés étaient morts ainsi que les femmes et les enfants et tout lui était indifférent sauf le palais qu'il aurait peut-être bien parcouru s'il n'avait ressenti de telles douleurs dans ses jambes consécutives à l'ascension mais il lui vint à l'esprit que c'était une décision un peu stupide que de se rendre à la mort au lieu de se rendre tout bonnement eux qui avaient des corps jeunes et sains bien que certains d'entre eux eussent effectivement dû mourir mais pas tous afin de préserver les dehors du triomphe et il finit par redescendre rédiger un rapport à l'intention de l'état-major et plia bagages.

LES SARGASSES.

...cent treize iris congelés, pierres non polies,
les oiseaux qui ravissent la graine au sillon,
une quantité de grains de sel impossible à déterminer,
des créatures couvertes de peau,
des épines, des algues, des narcisses, des pavanes,
les boucliers sur lesquels
les guerriers morts reviennent à leurs foyers,
des lunes jumelles, des cathédrales de pierre rouge et des abîmes...

Ces quelques lignes sont extraites d'un poème écrit par Teo Kaner. Ce n'est pas un très bon poème: il ne répond pas même approximativement à ce qu'il essayait d'exprimer. Bien qu'il s'y connût assez en poésie, dans une certaine poésie, il ne serait jamais un poète. Il était un homme las: il avait abandonné, momentanément, il espérait, son travail, et se demandait ce qu'il allait faire. Comme il possédait une barbe qui achevait de naître, une machine à écrire, un fusil de chasse et quatre mille quinze livres, sa première résolution fut de louer une maison à la campagne. Peut-être, avait-il dit de lui-même, au cours d'une quelconque soirée entre amis, qu'il avait une âme-miroir, que lui n'était en réalité personne, que ses souvenirs appartenaient à autrui et que ses états d'âme étaient les fruits du vol et de la fraude, et d'autres choses dans le même style. Mais vous ne devez pas prendre cela très au sérieux -il était, en somme, un érudit commodément nostalgique- les amis, bons amis, ne l'écoutaient pas: à ces moments-là, ils se concertaient pour voir ce qu'ils allaient dire quand il arrêterait de parler. Il aimait penser de lui-même qu'il était un mécréant, et il l'était, pas toujours. Minutieux, indubitablement: il respectait l'ordre sous toutes ses formes. Il établissait des listes des choses qu'il devait faire, et ensuite il les oubliait. Mais, souvent, une de ces choses demeurait pour l'importuner des jours entiers jusqu'à ce qu'il se voyait obligé de l'accomplir avec un déplaisir complaisant, de façon à ne pas se sentir coupable. Il éprouvait une certaine méfiance à l'égard des femmes, et il couchait distraitement avec une de ses anciennes élèves, et parfois avec une autre, après un séminaire ou un groupe de travail -le fait de les rencontrer agressives le troublait particulièrement, ah les déesses quotidiennes de la polémique; mais les retrouver soumises et empressées le lendemain l'irritait-. Son travail était l'unique chose qui l'absorbait et l'enthousiasmait, et malgré cela il songeait qu'il aurait pu être un ébéniste émérite ou un miniaturiste. Un miniaturiste: des idylles, des paysages évanescents, des visages féminins joufflus et poudrés, des camées. Il aimait Van Eyck et Lorenés et pensait que quelqu'un devrait écrire un jour-ou avait écrit et il le cherchait- un livre qui **résumât le monde en le décrivant** mais aussi objectivement, établi depuis l'Oeil de Dieu ou Le carrefour du temps.

-En premier lieu, rien de tout ceci n'est absolument certain, même si le poème est, lui, effectivement mauvais. En second lieu, je n'ai pas loué la maison parce que j'étais fatigué ou parce que tout, excepté mon travail, je le concède, m'était stupidement indifférent, mais parce que vivre encore dans la même ville que Virginie, mis dans l'impossibilité d'oublier qu'il y a des téléphones, des automobiles, des manières de ses présenter et de sonner à la porte, m'était devenu insupportable. J'aurais préféré jouer à la roulette, avoir un ulcère à l'estomac, me soûler toutes les nuits, m'occuper de politique, tout plutôt que passer un autre hiver comme celui-là. Je me suis posé la question: fallait-il s'en aller? Ce n'était pas une solution très originale. Ce n'était pas non plus une solution. Et ce n'est pas digne d'un homme que partir en s'enfuyant, mais peu m'importait. Je demandai l'autorisation et cherchai une maison à la campagne. Je parlai à un tipe onctueux et infâme qui me qualifiait de docteur et remuait des paperasses dans un bureau aride et plein

de lumières,avec des verres dépolis.En outre,je détestais les bruits,et j'avais acquis une certaine pratique de la souffrance;j'étais entraîné,je cultivais mes tourments en connaissance de cause,les flattant pour qu'ils crussent,les exacerbant quand ils s'endormaient,mais sans bonne humeur.En un mot,je voulais être seul,et correspondre avec le docteur Won,et partir à la chasse tôt le matin,sans remords,sans souvenirs honteux de la nuit précédente,sans le regret de ce que j'aurais dû dire ou pas,de ce que je n'aurais pas dû dire,du geste qui avait tout gâché.

La maison? Construite par un anglais fou,quarante ans plus tôt,entourée de vieux arbres,ni trop éloignée de la rivière,ni trop proche du village,grise, girouette,toits inclinés de tôle rouge, persiennes et cheminées.L'anglais s'était suicidé en appuyant le canon d'un revolver contre son palais:on l'avait retrouvé,une semaine plus tard,les pieds trempant dans la rivière et le visage tourné contre la terre;quand on l'avait bougé,un crapaud était sorti,en sautillant,de la poche de son vêtement de bure.Le revolver était rouillé -cela se passait en automne-,et la famille était retournée à Birmingham.

La serrure de la porte de devant n'était pas très sûre,et il n'y avait ni radio ni téléphone;par contre le générateur d'électricité fonctionnait,les meubles lui convenaient,il y avait un frigo et des étagères vides pour les livres.Il trouva,dans le jardin,une cage de ciment décorée par des imitations de troncs,aux armatures métalliques incisées,et une gloriette où on avait aménagé des bancs en pierre,semi-circulaires.La maison consistait en un rez-de-chaussée et un étage.Il n'envisageait que l'occupation d'une pièce d'en bas pour travailler et d'une chambre à coucher d'en haut,celle qui donnait au nord.Il amena avec lui le fusil,la machine à écrire,une paire de ciseaux,la barbe,du linge,quelques livres,du papier,un paquet de café et la brosse à dents.

-Une femme pourrait venir faire votre ménage...

Mais il déclina l'offre.Il se coucha,cette nuit-là,sans avoir mangé.Le lendemain,il se rendit au village et chargea dans la voiture des boîtes de conserve,du savon,un balai,du papier hygiénique,du sucre,davantage de café,et un quotidien qu'il ne lut pas.Ainsi que du cirage,une cognée et une peau de chamois pour le fusil.

-Le nom de Virginie et les miniatures que je ferais de son visage et de ses mains soutenant l'éventail. Je considérais sérieusement que quelque chose avait progressé:je ne me souvenais plus d'elle que la nuit.La maison ne me résista pas: elle était froide mais bien disposée à mon égard,n'avait pas de préjugés ni d'expériences antérieures traumatiques.Je la parcourais à l'aise et nous avions vécu en bonne intelligence dès le premier moment.Elle avait décidé de ne rien me cacher,et je le lui rendais de bon coeur:je chantais lorsque je prenais mon bain et monologuais,lui caressant la rampe,en descendant l'escalier.La chambre à coucher et le bureau,qui avait dû être la salle de séjour mais qui avait d'emblée assumé son nouveau rôle,étaient les pièces les plus chaudes.La cuisine était spacieuse et maternelle.La chambre de derrière,elle,pour donner le change,ne répondait pas précisément à ces caractéristiques bien qu'on la reprît à ce titre dans les inventaires de l'homme méticuleux: c'était un grand salon dans lequel on ne parvenait que par l'antichambre,en ouvrant des portes-fenêtres.

On ne raconte cependant pas facilement l'histoire d'un homme qui découvre l'univers dans une pièce de sa maison.Il faut s'approcher et s'éloigner par des voies plus ou moins indirectes,plus ou moins obliques,ou choisir alors l'autre option: ne pas la raconter.De sorte qu'il serait adéquat de signaler que Teo Kaner consacra des jours à changer les meubles de place,à parquer le lit contre le mur afin de pouvoir se retourner la nuit -qu'il le fit, endormi ou non,ne revêt aucune importance- et de se sentir enfermé et en quelque sorte en sécurité,le visage tourné vers la paroi tapissée en marron clair;à faire tourner la table du bureau d'en bas,recherchant

une source de lumière à gauche -mais pas exclusivement à gauche,plutôt aussi un peu derrière-,afin de ne pas l'avoir de face à certaines heures;à sortir les livres et à les classer;à couper du bois pour les âtres;à aller faire des emplettes au village.Il fallait préciser cela avant d'aller plus loin. Un matin arriva un homme,qui vivait dans le coin,pour lui offrir des oeufs et du miel.Un autre matin arriva le commissaire dans une Ford noire.
-J'étais en train de couper de grosses branches pour en faire du bois de chauffage.Mais,à ce moment-là,je me trouvais à l'intérieur de la maison,en quête d'alcool;j'en détenais une bouteille quelque part et,comme je n'étais pas encore très bien organisé,je ne parvenais pas à me rappeler où je l'avais fourrée;tout cela,pour une estafilade que je m'étais faite à la main gauche. J'avais laissé la porte ouverte et il se trouvait,là,à contre-jour,lorsque je descendis.Il se présenta comme le commissaire et demanda à me parler.Sa Majesté sait-elle ce que Ses commissaires font aux frontières de Son royaume? -je me posai la question-,et est-Elle au courant des têtes coupées saignant sur la poussière des chemins jaunes entre les grenadiers et les cris de guerre.Je l'invitai à entrer et lui offris du café;il entra,mais ne voulut rien prendre.Il était très grave,et même angoissé:il s'agissait des gitans.
-Les gitans? -m'enquis-je.
-Ces vagabonds -précisa-t-il.

Je commence à grisonner et pourtant mon enfance et mon adolescence me semblent encore si proches,pas tout à fait accomplies.Le fait de m'habiller ici comme un gentilhomme campagnard le dimanche,inventer des horaires -pourquoi pas des champs de bruyère?-,bref être un autre,m'amusait.Le commissaire était mal à l'aise:il s'était rendu compte de ce que je ne m'enchâssais en aucune manière à son monde strict,mais lui aussi me qualifiait de docteur.Sa Majesté n'a que faire de s'abaisser à ces choses;on doit châtier la corruption, par exemple,il n'y a pas de doute.Et l'ambiguïté aussi,préventivement.Avec le sang sur les chemins et éventuellement sur les seuils des maisons.Ce qui survenait,était qu'une tribu de gitans s'était déchaînée sur le village.
-On sait déjà ce qu'ils sont:des voleurs.Il faut agir avec tact,car ils peuvent devenir dangereux.

J'acquiesçai.

En résumé:est-ce que j'autorisais qu'ils campent aux limites de la propriété -dans la clairière dite "de Tala",il me l'apprenait-? J'y consentis,en spécifiant que je n'étais pas sûr d'être autorisé pour autoriser.

Il semble que je n'aurais pas dû répondre,surtout affirmativement, à aucune des deux questions.Le commissaire désapprouvait.Cela me décida à incliner à tous les gitans de toutes les tribus de gitans du monde.
-Je vous conseille de ne pas les laisser entrer,docteur,de ne pas les laisser dépasser la palissade ni les clôtures.

Le commissaire connaissait bien les domaines de l'anglais.
-Allez savoir s'ils ne sont pas capables de vous assaillir ou de vous faire n'importe quoi,et vous vous trouvez très isolé par ici.

N'importe quoi,c'était mon assassinat.Maison tragique que celle de l'anglais! -direz-vous.Ils était même possible qu'ils la démolissent.Non,ils ne la démoliraient pas:personne ne se risquerait à une dépense inique pour mettre un terme à un conte de bonnes femmes obscur qui prendrait de l'ampleur et s'étofferait selon ceux qui le narreraient.Et cela fait toujours plus digne,même pour une maison, de mourir de vieillesse et non sous les coups,fût-ce parmi des grenadiers,fût-ce parmi des eucalyptus.

Nous parlâmes de choses et d'autres,de la pluie et du beau temps, et je le raccompagnai jusqu'à la Ford.Je me promis d'aller faire un tour jusqu'au camp des gitans mais je n'y allai jamais.J'avais trouvé l'alcool et avais désinfecté l'estafilade de ma main gauche. Je perdis la Ford de vue au-delà de la courbe.Je continuai à empiler du bois de chauffage.

Après le déjeuner,il entra dans la chambre à coucher du fond.Le mur qui faisait face à la porte était courbe et comportait un énorme vitrail ovale.Le soleil se trouvait déjà de l'autre côté de la maison;

Il resta rêveur devant la lumière voilée.C'était une grande pièce,vide,un rectangle avec l'un des longs côtés courbe,imprégnée de silence,de fraîcheur et de sagesse.Non seulement,il ne se rendait compte de rien alors,mais il ne ressentait non plus ni crainte ni joie:il se borna à flotter sans s'étonner,respirant beaucoup plus lentement que de coutume,avec un pouls minimal et des aiguilles fichées dans le visage,sans poids,au sein de volutes de gaz et de poussière.La clarté des étoiles mortes cinq milliards d'années plus tôt,entre autres choses,malgré les plafonds élevés et le soubassement de l'édifice et les bouches d'aération qui étaient toujours bien là.C'était un espace intime bien qu'il fût démesuré,intimité et démesure,et il continuait d'être la pièce dans laquelle lui continuait de se trouver malgré qu'il se fut échappé vers l'infini.Son corps était contenu par l'univers et son corps le contenait tandis que la pièce les renfermait tous deux et son corps renfermait la pièce et l'univers plus la pièce qui était l'univers et l'univers leur faisait place à lui et à la pièce et tout s'étendait ou s'éloignait,ou s'éloignait parce qu'il s'étendait.Ses mains-univers se trouvaient incommensurablement loin de sa tête-pièce et il n'aurait pas pu voir ses pieds-fenêtre s'il avait pu se mouvoir à rebrousse-temps.Les soleils monstrueux,l'explosion avant la fin,la naissance,l'apogée et la chute des géants,tout cela le façonnait et l'agitait tandis que la mosaïque palpitait et que chaque nouvelle forme était aussi parfaite que la précédente et que dans toutes brillaient les innombrables thèmes qui semblent prendre vie et s'identifier seulement quand on les désigne:il était indubitable que le livre était déjà écrit depuis le grand Oeil ou qu'on le réécrivait éternellement en entier d'un bout à l'autre en un seul instant,peut-être avec des mots dont chacun était un monde,chose que les seuls Scribes pouvaient connaître. La lumière qui pénétrait via le vitrail ovale décrut et il put songer:quelque part,le temps existe.La nuit s'étendait essentiellement sur les domaines de l'anglais et leurs environs quand il tournoya dans l'espace et qu'il se cramponna aux espagnolettes des portes-fenêtres.Il gagna l'antichambre et s'assit par terre,le dos au mur,et pensa à Virginie.Demain, dit-il ou ne dit-il pas,les gitans; espérons qu'il ne pleuvra pas,car le bois est demeuré à l'extérieur; il chasserait un lièvre,achèterait des oeufs à son voisin,demain matin.Il coupa du fromage mou qu'il étendit sur de grandes tranches,minces,de pain noir,il ouvrit une boîte de saucisses et ingurgita deux tasses de café.Oui,à Hangtchoou,les maîtres conteurs,qui s'asseyaient dans les vastes salles et égrenaient houa-pen et siao-chouo,conservaient peut-être le secret dans leurs manches,savaient des histoires cruelles qui,même en n'étant qu'un conte, étaient quelque chose de plus,que l'on pouvait mettre par écrit ou que l'on avait écrit dans le livre, figurant des renards et des fantômes qui parlaient aux hommes et où il y avait toujours une grande énigme et les femmes pleuraient et les dieux offensés se mettaient en colère ou s'apaisaient et distribuaient de l'or et,à ce moment-là,les fleurs se transformaient en fragiles bijoux tandis que dans le monde les hommes apprenaient à commercer et à extraire des villes du néant et à tisser des toiles avec lesquelles ils achèteraient les compilateurs de généalogies:il était un sinologue,avait un corps qu'il devait satisfaire,un esprit endormi avec des tentacules,et des yeux avec des racines,peut-être,comme ceux de Virginie.Ce qu'il connaissait en mathématique,en physique ou en astronomie,se réduisait à presque rien:il se trouvait seul et se trouvait seul dans la maison qui avait appartenu à un anglais mort avec un crapaud dans sa poche.Il nettoya la cuisine, lubrifia le fusil et s'en fut dormir.

-Je m'endormis aussitôt.Je rêvai de bateaux chargés d'oranges,de précipices,et de moi-même apparu à un balcon et me regardant d'en bas.

-Je retournai le voir le lendemain matin,poussé non plus par une pure courtoisie mais par cette peur,gênante comme les grosses mouches,qui

vous prend parfois.Il est certain que je l'avais déjà averti,mais laisser cet homme seul là-bas,dans cette maison immense,avec une serrure que pouvait forcer un manchot bien que les persiennes métalliques fussent bien solides,parmi tant d'arbres noirs et pourris,ne me plaisait pas du tout.Moi, je n'ai pas connu l'anglais,mais j'avais le pressentiment que celui-là également nous allions le retrouver, une balle logée dans la tête.Et puis, chaque fois que les gitans sont venus camper au village,nous avons eu des problèmes,parfois plus que quelques poules chapardées.Je suis arrivé vers les neuf heures et il m'a semblé qu'il n'y avait personne.Je commençai par sonner et toquer pendant un moment,puis me décidai à entrer.Il n'y avait pas de clé sur la porte et -j'avais raison- personne à l'intérieur,je m'en assurai bien.Il faisait relativement froid,tout était bien propre et rangé,la housse était apposée sur la machine à écrire, le lit était fait,il n'y avait pas de reliefs de repas à la cuisine.J'ouvris toutes les portes et gagnai ensuite l'étage,inspectant soigneusement toutes les pièces.Celle du fond était vide et il y sévissait un froid inhumain malgré le soleil qui pénétrait par la fenêtre sphérique.Je n'entrai pas parce que je vis de la porte que là non plus il n'y avait personne.Je demeurai un bref instant appuyé contre le cadre de la porte:une sorte de vertige s'empara de moi et il me sembla que je n'allais pas pouvoir marcher et que le mur d'en face,celui à la fenêtre,reculait à une vitesse fantastique mais sans bouger d'où il se trouvait.Une chute de tension,songeai-je,mais cela passa tout de suite.Je me tournai avec soin,replaçai la porte dans sa position originelle,et constatai qu'aussitôt je me sentais à nouveau mieux.Peut-être avais-je gravi trop rapidement l'escalier,on n'est déjà plus jeune.Mais j'étais également plus tranquille car j'étais au moins sûr qu'ils ne l'avaient pas assailli.Je sortis et restai assis un moment dans la voiture au soleil.Je repartis après que Nardi m'ait assuré qu'il l'avait vu,que très tôt ce matin il était venu pour lui acheter deux douzaines d'oeufs et qu'il avait dit qu'il retournait déposer les oeufs à la maison et chercher le fusil pour chasser quelque chose.Je regagnai le village:un homme armé d'un fusil,c'est déjà autre chose.

La campagne à cette heure,le fusil sous le bras:si plus tard il avait parlé à quelqu'un de ces jours, il n'aurait pu mentionner qu'un grand vide blanc,quelque chose comme le négatif d'une photographie peu exposée.

Ce poème-ci n'est pas de Teo Kaner:

A l'aube il puise de l'eau fraîche
dans le Hsiang
et attise le foyer
avec les bambous du Ch'u.
La brume se dissipe,le soleil sort
mais personne ne s'approche;
On n'entend que le crissement des
avirons
parmi les îlots verts et dans la
rivière.
Regardant autour de moi je contemple
l'horizon
comme s'il émergeait avec la marée.
Au-dessus du précipice
les nuages se poursuivent sans raison
à travers le ciel,

mais bien de Lin-Tsun-Yüan;mais c'était exactement cela,à la différence du poème que lui avait écrit au sujet de ses difficultés avec Virginie,qui continuerait à être et son oeuvre pas,une partie de la mosaïque ou une parole qui a été proférée.Il sentait que le jeu de n'être personne avait été,en somme,énoncé comme jeu précisément parce qu'il ne l'était pas,comme si la conviction émerge également avec la marée.Ce qui explique le vide et voilà pourquoi, bien qu'il n'atteignît jamais le campement des gitans,il avait couché cette nuit-là avec une des filles de la tribu.

-Ce qui allait surtout me la rappeler ultérieurement,étaient son odeur, ses dents,et le jupon orangé.J'avoue que moi j'ai songé au commissaire, pourquoi pas,très large d'épaules et d'une extrême mollesse.Il y avait deux lièvres saignant abondamment, une lettre non parachevée,et moi, jouant à recommencer à plusieurs reprises un autre jeu.Et si nous

nous éveillions pour constater une seule fois que la vaste solitude n'est qu'un rêve? Je lui demandai,plusieurs fois,comment elle s'appelait,mais elle ne voulut pas me le dire,et elle s'en alla bien avant l'aube.J'aurais voulu l'asseoir en face de moi et lui parler, gravement,en pesant mes mots,comme un maître à son disciple attentif,mais de choses qu'elle n'aurait pas comprises, choses auxquelles personne ne touche jamais au cours des conversations et seulement de loin en loin au fil des silences,parce qu'elles comptent au nombre des visions redoutables,des terrains obscurs au milieu desquels,seuls mais plus seuls,nous nous demandons si nous ne serons pas les uniques monstres, chacun d'entre nous,ou peut-être des dieux à qui tout est permis,même outrepasser les limites du sang,la toute-puissante mémoire collective logée dans une spirale illisible et les impulsions qui nous maintiennent ténus au sein d'une humanité douteuse et,partant,méprisable.Qui ne me comprendrait pas,aurait pris part à un plaisir dégradant: la chasteté qui rêve de luxure.Ensuite, je dormis un peu,mais,incommodé par les draps de lit en désordre,je finis par me lever.Je descendis à la cuisine et chauffai de l'eau pour faire du café.

Il décida de ne pas retourner se coucher:une heure de plus et l'aube poindrait.La seconde fois qu'il pénétra dans la chambre vide de derrière,il savait ce qui l'attendait au-delà des portes-fenêtres.A peine fut-il entré et eut-il senti comment l'espace s'étirait et comment lui s'étirait avec l'espace en une diastole omniprésente, il ouvrit les mains et se laissa emporter par les tourbillons du feu froid.Il essaya de compter mais il lui fut impossible de savoir ce qu'il y avait après le un parce qu'il était le un et l'univers l'était également et qu'il n'existait que le un;il voulut tâter son pouls mais il s'était écarté de la porte en ouvrant les bras et il ne pouvait plus atteindre chacun de ses poignets avec l'autre main.Il voulut alors réciter l'énoncé du paradoxe de Langevin,le principe d'Archimède,l'alphabet, une règle d'orthographe,La Pagode du Monastère de la Grâce Bienveillante,et il se vit obligé à abandonner toutes ses pensées d'homme et à tourner lentement,le sang presque figé,plus loin, au rythme de fugue des féroces galaxies,à l'échelle de condensation des nuages de gaz,en direction des colonnes magnétiques,des tunnels creusés dans le néant par les soleils blancs,entouré d'explosions sourdes,monde en gestation au bout de chacun de ses doigts,galeries, l'espace de l'espace,à ses pieds, où il n'y a plus de place pour la folie.Il y eut des danses de soleils,des collisions et des morts et de nouvelles naissances et l'unique bruit était la clarté des étoiles qui tombait sur un homme dans chacun de millions de mondes, un scribe ou un philosophe ou un mathématicien ou un poète ou un physicien qui écrivait,sourd et solitaire sans rien savoir des autres, un chapitre de l'Ordonnance De Ce Qui Est Et Canon Des Apparences,lu à l'instant même sous d'innombrables formes par des centaines de millions d'autres hommes perplexes. Parfois non,parfois au fond de quelque cachot ou à la porte d'un monument funéraire ou dans la salle d'un musée ou sur une table de jeux ou au milieu d'une scéance de cabinet,quelqu'un parvenait à créer un signifié à partir des formules ou des apologues,du principe d'Archimède aussi et de La Pagode du Monastère de la Grâce Bienveillante.Mais alors au-delà des spirales incandescentes en repos apparent,le vitrail se teignit en gris avec l'aube.Les violons chantèrent,le jour se levait dans des mondes solidifiés sur des déserts,des villes,des torrents,du feu,du plasma,de la boue,des bulles d'air,des assemblées,des archipels,de l'acier,des caravanes,des armées,des amphibiens moribonds,de la glace,des automates,du vent,de la lave et des cathédrales.

-Je savais que nous allions avoir des problèmes:le mercredi à deux heures du matin une vieille gitane, accompagnée de deux tipes patibulaires qui avaient gardé leurs chapeaux,fit son apparition au commissariat pour signaler qu'une de ses petites-filles avait disparu.Les cris rendirent l'officier subalter-

ne pratiquement fou.Tout cela pour que l'on vienne finalement avertir la vieille,qui était en proie à une attaque,que la fille ne s'était pas noyée dans la rivière et qu'elle n'avait pas été écrasée par aucune auto et qu'elle venait de rentrer au campement.Je sais bien,moi,quelle aventure lui sera survenue;elles sont toutes les mêmes.Après cette histoire,pourtant,ils marchèrent relativement droit,mais je ne fus pas tout à fait tranquille tant qu'ils ne s'en allèrent pas.

Il se détacha d'une grappe de corps de couleur ardente sans nom qui palpitaient comme des vessies organiques et douloureuses,cocons cosmiques dont un seul survivrait,la maison craqua dans la brume du petit matin,et il ouvrit la porte.Il recouvrit le rythme de son corps dans l'antichambre.

Cher Docteur Wen:

J'ai une dette envers vous,et le pire est que je ne sais comment me justifier.Je crains que vous raconter mes déplacements et mes indécisions des deux derniers mois ne suffirait pas à me faire pardonner.Je compte sur votre générosité de toujours pour excuser ma légèreté.J'ai reçu votre opuscule sur Wei Pa et les photocopies relative à la matière,fait qui contribue à accentuer ma faute:je ne sais pas comment j'ai osé le mentionner.Je me suis trop voué à ma nouvelle maison que pour les relire.En réalité,ce n'est pas "ma" maison mais bien la maison d'un personnage très étrange;cependant j'y vis, loin de la ville.J'ai confié la chaire à mon adjoint et me attribué quelques jours de vacances illicites.Je n'ai pas précisément découvert la tranquillité "des hauts sommets du T'ai-Hua",mais je me suis construit une solitude personnelle,et j'alterne la mort d'un petit animal comestible avec l'éventrage de boîtes de conserves choisies au hasard dans le prestigieux magasin du village, et le travail sur des textes dans le cadre d'une maison trop grande pour moi.Je n'ai rien fait d'important.Je voudrais pouvoir vous dire Cher Docteur Wen:Une des pièces de ma maison est l'univers.Ou,Cher Docteur Wen,d'après ce que j'ai lu dans un très vieux livre qu'on n'a pas encore écrit,l'amour figure dans la catégorie des prétextes modérés.Je ne le ferai pas.Il me semble plus intéressant de retourner à mon travail:croyez que j'aurais préféré assister au cours.Je conserve l'espoir de pouvoir le faire l'année prochaine ou la suivante.Quant au fait que William Hunt ne mentionne pas Wei Pa,sinon en passant,dans son livre consacré à Tu Fu,cela ne m'étonne pas outre mesure.Ne croyez pas que je minimise la valeur de l'oeuvre,mais il m'a toujours semblé que Hunt était littéralement fasciné par son personnage,chose qu'on ne peut lui reprocher.Je n'ai pas encore de copies de mon dernier travail,c'est pourquoi je ne vous les ai pas envoyées.Ou ils ont tardé à me les faire parvenir,ou elles sont déjà arrivées à mon district et le portier me les remettra à mon retour.Je vous dépêcherai les trois que vous me demandez dès que je reviens,ce qui surviendra assurément d'ici un mois.Mais je reviendrai ensuite ici pour les vacances d'été: j'ai déjà réglé les formalités avec l'administrateur et j'ai signé un bail pour cinq ans,fait qui lui a paru inusité,si pas suspect.Pendant des années,personne n'a voulu occuper cette pauvre maison,et ce qui lui a paru au début une bénédiction relève maintenant pour lui de l'extravagance louche.De toutes façons, je considère la maison un peu mienne,et je me sens porté à revenir.Je sais que vous oublierez,comme toujours,mon long silence:j'attendrai de vos nouvelles.A bientôt.Remettez mon bonjour à Mme. Wen et à ses enfants.Très cordialement.

T.KANER.

"Il n'y a pas d'homme qui ne soit la proie d'une faiblesse",se lançait-il parfois,en reprenant les paroles de Po.Il ne revit pas la fille des gitans.Mais il retournait chez Virginie,de temps à autre,quand il quittait la maison pour le district de la ville.Il vieillit très lentement,écrivit un livre sur les notions de la puissance et de l'humilité dans les oeuvres des poètes chinois de la dynastie T'ang (618-906).Il occupa la maison de plus en plus fréquemment et pendant des périodes plus longues.Les samedis matin il allait faire ses provisions au village et il déjeunait "Au Hol-

landais" avec le commissaire et le médecin.Le pharmacien également les rejoignait parfois,surtout en été quand les crises d'asthme de sa femme s'espaçaient et qu'il pouvait la laisser seule pour quelques heures.Quand il se couchait dans le lit froid et quand il sortait dans l'espace par les portes-fenêtres,et que le sang semblait figé et qu'il n'était pas maître de **son corps** et de ses pensées,il ressentait l'absence de Virginie et le poids immuable de cette absence,qui était inévitable mais dont l'importance était beaucoup plus dérisoire que ce qu'il s'imaginait habituellement, compte tenu de l'enjeu final.Il chassait des lièvres et des perdrix, écrivait des lettres au docteur Wen, et un matin d'été il s'abstint,à cause du dessin sous le soleil,d'écraser avec une pierre la tête d'une vipère noire et rouge,près du chemin. Les soleils mouraient et les spirales de gaz opaque s'éloignaient vers ce qui semblait l'infini.Il se remplissait de l'éternité et, lorsque le jour pointait sur des millions de mondes,dont le sien, quand tombaient les dynasties avec les têtes coupées et chantaient les grillons et que des escadrons de cavalerie se lançaient à l'assaut et que fondaient les glaciers et qu'une autre sphère rouge par un tunnel dans le vide s'échappait et que des villes entières se noyaient dans des fleuves de poussière,il ouvrait de nouveau les portes-fenêtres et pénétrait dans l'antichambre.

(Extrait de "Bajo las jubeas en flor",PP.31 à 43).